

Deuxième Édition.




LE MONDE PROPHÉTIQUE

OU MOYENS

DE CONNAITRE L'AVENIR

EMPLOYÉS

PAR LES SIBYLLES, LES PYTHIES, LES ARUSPICES, LES SORCIÈRES
LES TIREUSES DE CARTES
LES CHIROMANCIENNES ET LES SOMNAMBULES LUCIDES

SUIVI DE LA

BIOGRAPHIE DU SOMNAMBULE ALEXIS

PAR

HENRI DELAAGE

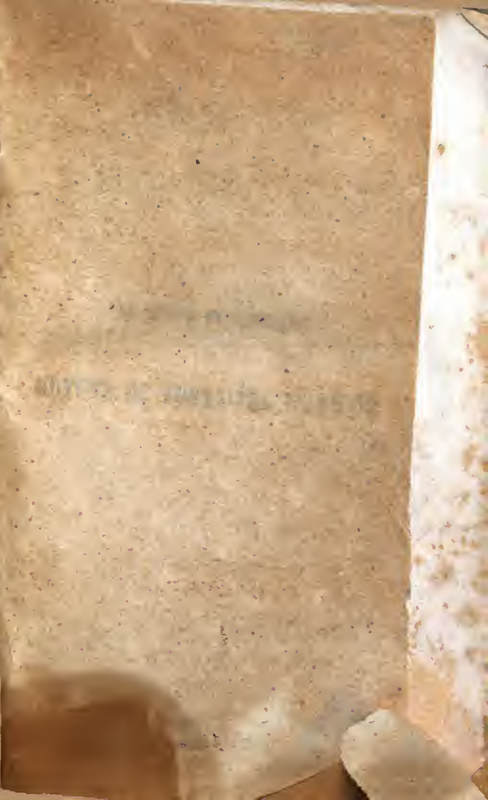
Plongé dans un sommeil factice, l'homme voit à travers les corps opaques à de certaines distances.

LE PÈRE LACORDAIRE

PARIS
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR
PALAIS-ROYAL, GALERIE VITRÉE, 13.

1853







LE MONDE PROPHÉTIQUE

OU

MOYENS DE CONNAITRE L'AVENIR

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET COMP., 1, RUE D'ERFURTH.

LE MONDE PROPHÉTIQUE

OU MOYENS

DE CONNAITRE L'AVENIR

EMPLOYÉS

PAR LES SIBYLLES, LES PYTHIES, LES ARUSPICES, LES SORCIÈRES
LES TIREUSES DE CARTES
LES CHIROMANCIENNES ET LES SOMNAMBULES LUCIDES

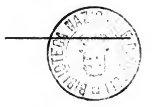
SUIVI DE LA

BIOGRAPHIE DU SOMNAMBULE ALEXIS

PAR

HENRI DELAAGE

> Plongé dans un sommeil factice, l'homme voit à travers les corps opaques à de certaines distances.
>
> LE PÈRE LACORDAIRE.



PARIS
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
PALAIS-ROYAL, GALERIE VITRÉE, 13

1853

LE

MONDE PROPHÉTIQUE

L'ESPRIT PROPHÉTIQUE

> *Credo in Spiritum sanctum Dominum, et vivificantem, qui ex Patre Filioque procedit, qui cum Patre et Filio simul adoratur et conglorificatur, qui locutus est per prophetas.*
>
> **Je crois au Saint-Esprit, qui est aussi Seigneur, et qui donne la vie, qui procède du Père et du Fils, qui est glorifié conjointement avec eux, et qui a parlé par les prophètes.**

Depuis plus de cinquante ans, les étalages de la librairie parisienne sont inondés d'un déluge de brochures sur la cartomancie, les songes et la magie; presque toutes ont été copiées sans intelligence par la main anonyme d'illettrés compilateurs dans des livres qui ne peuvent être compris que des esprits d'élite qui, dans le silencieux recueillement de la pensée, ont scruté les mystères

profonds du monde surnaturel. Le signe distinctif qui empêchera, nous l'espérons, de confondre cette publication avec celles de ces ineptes mystificateurs, c'est que nous écrivons ce livre d'une plume convaincue, et avec la connaissance approfondie de la matière que nous traitons.

Le cœur rempli de confiance en l'infinie puissance de Dieu, qui crée, quand il lui plaît, les prophètes et les thaumaturges pour révéler aux peuples les mystères de leurs destinées éternelles, nous pensons servir la grande cause du christianisme en montrant aux hommes par quels procédés admirables l'homme coopère à la renaissance de son âme, et l'enfant de ténèbres, renversé comme saint Paul sur le chemin de Damas par un coup de foudre de la grâce, sent tomber le voile qui couvrait sa vue, et peut contempler, dans un ravissement extatique avec les yeux divins et immatériels du prophète, le temps, l'espace et l'éternité!

Il y a environ dix-neuf siècles qu'en Thessalie, dans les plaines qui environnent la ville de Pharsale, un général du nom de César, parcourant à cheval les rangs des invincibles cohortes qui, sous ses ordres, avaient soumis la Gaule à la domination romaine, leur jetait ces deux mots : *Frappez au*

visage. Ces simples paroles lui gagnèrent la victoire; car les soldats de Pompée, qui avaient l'habitude de marcher résolûment contre les lances qui donnaient la mort, prirent la fuite devant le sabre des soldats de César, dont les coups défiguraient outrageusement la beauté des traits. Il y a environ quatre ans que, voulant arrêter l'enrôlement de notre génération sous les drapeaux de l'incrédulité, nous avons publié un livre intitulé : *Perfectionnement physique de la race humaine*, dans lequel, prenant le jeune homme, cette noble et belle création de Dieu, dont la chevelure ondule au souffle printanier de ses vingt ans, dont l'œil rayonne de la limpide clarté de l'inspiration, dont le front pur annonce la sérénité de l'intelligence, dont les traits respirent la force et la bonté, enfin dont les lèvres, par la magie vivante d'un charme ineffable, s'animent d'un sourire dont la grâce survit à leur mouvement, nous avons montré comment la laideur l'envahissait à mesure que Dieu se retirait de son cœur. Après avoir fait voir la dégradation de l'homme physique par le vice, nous avons démontré par l'expérience de l'histoire sa transfiguration bienheureuse sous l'influence de la croyance. La beauté

est une fleur délicate et rare, elle ne croît et ne vit qu'en aspirant un air pur éclairé par la bienfaisante et féconde lumière de la vérité. Comme les soldats de Pompée, beaucoup de ces nobles et beaux jeunes gens, nos contemporains par l'âge et l'idée, ont fui laissant par terre l'étendard de l'incrédulité, jaloux de conserver aux lèvres virginales de leur fiancée une tête appelant des baisers éperdus de tendresse et d'amour par le charme tout-puissant de sa beauté idéalisée en Dieu. Ce qui a manqué aux hommes de ce siècle, ce n'est pas la *religiosité*, mais cette passion ardente qui fait les apôtres et les saints en ouvrant à leur entendement ravi les splendides réalités de l'autre monde.

Dans un ouvrage intitulé le *Monde occulte*, nous avons, à l'aide de la clef d'or du magnétisme, ouvert pour l'intelligence de tous ce domaine du surnaturel en démontrant que, de même que, dans l'état somnambulique, l'âme qui veille se dégage du corps qui dort; dans l'état de résurrection, l'âme qui vit devait se dégager du corps qui est mort; enfin, nous avons rendu par l'explication des mystères du somnambulisme l'âme aussi visible aux yeux que l'anatomiste dont le

scalpel, en découpant le cadavre, rend visible les rouages sanglants de la machine humaine.

Dieu, voulant instruire les hommes tranquilles dans les ténèbres des sens, sans souci de leurs destinées éternelles, nous a commandé de décomposer par le sommeil magnétique une créature vivante pour montrer aux matérialistes une âme! Fier de nous sentir prédestiné à cette noble mission, nous avons pris notre lecteur par la main, et, dans un ouvrage intitulé : *Doctrines des sociétés secrètes*, nous l'avons conduit dans les sanctuaires d'Isis, où, après l'avoir fait assister aux épreuves redoutables de l'initiation, nous lui avons montré par quel procédé les sages de l'antique Orient opéraient la régénération évocatrice de l'âme par la contrition sanglante à laquelle le récipiendaire livrait son corps; car, grâce à l'intuition savante de la vérité éternelle, bienfait de l'initiation et caractère distinctif de la science magique, l'initié arrivait à comprendre ce principe, pierre angulaire de l'édifice religieux, que l'hiérophante formulait ainsi : « *Dieu, qui dans le sommeil du corps a mis le réveil de l'âme, a aussi mis nécessairement dans la mortification du corps la renaissance de l'âme, et dans la mort du corps la résurrection de*

l'âme. » De là, lui faisant traverser les sanctuaires de Mithra, les catacombes de Rome, berceau du christianisme, les temples de la chevalerie, les cavernes des carbonari et les loges de la franc-maçonnerie, nous lui avons montré les procédés mystérieux employés pour mortifier, annihiler, user, réduire en servitude le corps afin d'édifier, d'exalter, d'épurer, de vivifier l'âme, cet ange intérieur qui se réveille par le sommeil des sens, renaît par leur mortification et ressuscite par leur mort! Après avoir signalé la dégradation physique de l'homme à l'origine du monde, lorsque le péché enveloppa son âme d'organes finis et matériels, nous avons constaté que l'âme était recouverte, mais non étouffée par la chair, et démontré comment, en la dépouillant de son corps par le sommeil, le jeûne, la mortification, on parvenait à la réveiller et même à la faire renaître dès cette vie. Maintenant, il nous reste à étudier aujourd'hui la plus magnifique propriété de l'âme régénérée, la faculté prophétique que tous les peuples ont tenue en si haute vénération, qu'ils ont sacré l'homme qui en était doué du titre de devin.

Notre foi fera, nous n'en doutons pas, errer un sourire de moquerie sur les lèvres inintelligentes

du sceptique frivole et railleur ou du bourgeois grossier, et notre titre paraîtra étrange aux esprits superficiels et bornés qui ignorent qu'en dehors de ce monde, dont ils embrassent quelques mètres du regard, il existe un autre monde aperçu par les yeux de tous les hommes de génie qui ont illustré la terre et contemplé, par la famille prédestinée des saints et des extatiques, car la vérité est une nouveauté excentrique pour les hommes qui sont dans l'erreur, la lumière est odieuse aux hiboux, dont elle offusque douloureusement la vue. Persuadé tous les jours de plus en plus de la profonde justesse de ce mot de saint Paul : *Animalis homo non percipit ea quæ sunt de spiritu Dei* (l'homme animalisé n'a pas la perception des opérations merveilleuses de l'esprit de Dieu), nous n'adressons ces paroles qu'aux hommes qui, recueillis silencieusement devant ce grand problème de leur destinée éternelle, en cherchent courageusement la solution. Pour donner plus d'autorité à cet écrit, nous allons prouver que tous les peuples ont cru à la prophétie, et que tous les génies supérieurs en ont donné la même explication que nous. Et, plein de foi en l'immortalité de la prophétie, nous lançons ce livre sans la moindre inquiétude d'avoir

mérité le reproche d'avoir publié un écrit d'une éphémère utilité; car, tandis qu'en politique la question du jour n'est jamais celle du lendemain, cet ouvrage sera d'une palpitante actualité aujourd'hui, demain et dans l'éternité des siècles futurs.

Nous croyons qu'il n'existe aucun esprit sérieusement méditatif qui n'ait porté un regard investigateur sur les temples de l'antiquité, dont la forme pyramidale ou les frontons triangulaires annoncent chez les peuples qui les ont édifiés la connaissance d'un Dieu un et en trois personnes; sur ces édifices qui ouvraient leurs mystérieux sanctuaires aux députés des nations qui venaient, en ambassadeurs des peuples, demander à la Divinité l'avenir, ce mot de tous les siècles, cet intérêt de tous les temps, cette grande solution de tous les problèmes. Nous posons de plus en fait que c'est le mouvement des idées philosophiques qui nous force à mettre en lumière et à étudier la question de la prophétie dans tous les temps et chez tous les peuples; car dans l'histoire des âges passés on ne trouve que le siècle d'Auguste et le dix-huitième siècle où l'on ait osé mettre en doute la réalité de la faculté prophétique, et, dans les

annales des peuples, nous défions qu'on nous cite une seule peuplade qui n'ait eu ses devins, bien que, pour tout esprit sérieux, il n'y ait qu'une croyance vraie qui puisse résister à l'influence délétère du temps toujours mortel pour l'erreur, et qu'il n'y ait que la vérité qui se rencontre partout vivante dans l'estime et la vénération de tous les peuples. Nous voulons cependant démontrer que la prophétie est une faculté inhérente à notre nature au jour où le voile des sens est déchiré et où l'âme est éclairée par la lumière incréée que le *Credo* nomme Esprit saint et qu'il fait parler par la bouche des prophètes : *Qui locutus est per prophetas*.

Pour donner l'explication de la faculté prophétique, il est d'une absolue nécessité de faire connaître à l'homme sa nature en interrogeant les archives de la tradition où Dieu a dicté à nos pères les oracles de l'immuable vérité. Dès l'antiquité la plus reculée, nous voyons la Divinité révéler aux peuples, par l'organe de l'Égyptien Hermès, de l'Assyrien Zoroastre, de l'Hébreu Moïse et du Grec Orphée, que l'homme, créé primitivement immortel, par un abus pervers de sa liberté, s'est matérialisé, et que, de dégradation

en dégradation, il est tombé au niveau de la brute; que ce corps qui, semblable à un cercueil de plomb, enveloppe son âme ou sa partie divine, est le résultat du crime originel de ses ancêtres. Si on refuse d'admettre la transmission héréditaire d'un corps mortel soumis à la souffrance, à la mort et à la corruption, s'opposant au libre exercice des facultés de l'âme humaine et la gênant dans ses merveilleuses manifestations, en un mot, si l'on rejette le dogme du péché originel, l'homme devient une énigme et la prophétie une chimère rêvée par tous les peuples; mais si, au contraire, on ne veut pas avoir plus de rectitude de jugement et de profondeur d'intelligence que les plus grands génies des siècles écoulés, et que l'on admette avec eux que l'âme, dégagée des organes charnels qui la masquent, peut, en vertu de son immatérialité, prédire l'avenir quand l'esprit de Dieu vient la vivifier de sa vie, l'éclairer de sa lumière, et l'enlever par un ravissement extatique au monde présent pour la transporter dans le monde de l'avenir. Pour rendre visible aux sens le mécanisne invisible de l'inspiration divine, nous allons revoiler d'images et de symboles l'opération intérieure de l'esprit de Dieu en l'âme depuis le pé-

ché originel. Pour que l'homme soit de nouveau en rapport médiat avec Dieu et puisse converser avec lui, il faut que l'esprit (souffle enflammé), enveloppant l'homme, le revête de sa lumière, et, pénétrant à travers sa chair qu'il divinise, il vienne vivifier l'âme et en ouvrir les yeux immatériels. Il y a peu d'exemples plus instructifs de ce phénomène de la grâce que celui de la conversion de saint Paul. Saul, jeune citoyen romain, d'une nature fougueuse, les mains tachées du sang de saint Étienne, approchait de Damas ; tout d'un coup une lumière venant du ciel resplendit autour de lui comme un éclair et le renverse par terre ; là, il entendit la voix de Jésus parlant à son âme et lui reprochant ses persécutions ; alors, Saul, de persécuteur de Jésus qu'il était, se releva son apôtre; sa chair, domptée par ce coup de foudre de la grâce, est trois jours sans manger, sans boire, sans voir ; son corps mortifié ne met plus obstacle à la renaissance de son âme ; mais, pour que cette renaissance s'opère, il faut qu'un disciple, Ananias, en qui repose l'esprit de Dieu, imposant ses mains sur son front, lui communique *ce souffle divin* dont ses membres sont le temple, et qui seul, donnant ici-bas la vie à l'âme, fait tomber

l'écaille des sens qui masque la vue infinie de l'âme et transforme le persécuteur en apôtre, le bourreau en martyr, enfin, l'homme animal en un être angélique, dont les pieds touchent encore à la terre, mais qui, par ses facultés divines, est déjà citoyen de l'éternité.

Nous venons de puiser dans les saintes Écritures la révélation du mécanisme mystérieux de l'inspiration. Nous allons maintenant présenter la révélation de ce dogme mystérieux d'après la franc-maçonnerie, institution qui est encore un vestige glorieux des anciennes initiations, qui, comme l'indique leur racine étymologique *initium*, commencement, étaient le *commencement* pour l'homme d'une vie nouvelle; car, par la régénération, but de toutes les initiations, l'homme mourait selon la chair et renaissait selon son âme, afin de *commencer* à vivre de la vie divine des âmes vivantes et régénérées. Le mécanisme de l'inspiration dans la réception au premier grade est décomposé d'une manière si ingénieuse, qu'il devient évident et compréhensible pour toutes les intelligences. L'apprenti est conduit les yeux recouverts d'un bandeau noir, qui symbolise l'état d'aveuglement où la mortification, en éteignant

la vie des sens, a plongé le récipiendaire; mais bientôt à la vue bornée du corps va succéder la vue infinie de l'âme, les frères l'entourent et dirigent vers lui des glaives, de manière à ce qu'il soit un astre d'où sailliront des rayons, image de l'esprit de lumière qui va resplendir en lui; le maître des cérémonies, placé derrière lui, dénoue son bandeau, alors, le vénérable se lève et frappe trois coups avec un maillet sur la table ; au troisième, le maître des cérémonies laisse tomber le bandeau, et, au même instant, le frère servant, embouchant la lampe à lycopode et soufflant fortement, produit une vive clarté devant les regards du frère, qu'illumine, en ce moment, pour la première fois, la lumière maçonnique.

Cette lumière est une image frappante de la lumière de Dieu, souffle enflammé et divin, qui vient vivifier l'âme et en ouvrir les yeux sur le domaine du temps et de l'espace. Le verbe inspirer (formé du mot *spirare*, souffler l'esprit *in*, dans), est le résumé de cette cérémonie qui décompose, met en lumière, et rend sensible la visite de l'esprit prophétique dans les âmes.

L'état d'extase prophétique auquel l'esprit donne lieu, est un état de crise qui varie de fré-

quence suivant les prédispositions organiques et le genre de vie des personnes qui y sont sujettes. Plutarque le père, dans les temps anciens d'une science qui, sous le nom de philosophie de l'histoire, a fait de nos jours de rapides progrès, a exprimé cette idée d'une manière très-juste. « De même, dit-il, que les nuages qui flottent dans les airs voilent la clarté du soleil, de même il arrive aussi que les nuages des sens voilent parfois la lumineuse clarté de l'âme inspirée, qui, non-seulement possède la faculté prophétique quand elle est sortie du corps, mais encore quand elle lui est unie; seulement son union avec une nature mortelle en émousse l'activité et l'empêche de rayonner. » Dans ce siècle, on revêt de la robe du fou et l'on jette le dédain et la moquerie à tout homme qui entreprend de venir parler aux hommes de leurs âmes. Il y a longtemps que, pour la première fois, le front serein, le cœur haut, poitrine découverte, nous nous sommes présenté pour leur expliquer la nature de l'âme, de la grâce et de Dieu, mots que, comme un stupide écho, leurs lèvres prononcent sans en comprendre le sens; quelques-uns nous ont écouté avec le sourire du scepticisme sur les lèvres, beaucoup

nous ont loué de la richesse de notre imagination inventive, d'autres nous ont fait compliment de la nouveauté de nos idées, sans se douter que nous propagions des vérités aussi anciennes que le monde, et que notre but unique était de déshonorer l'incroyance.

On a revêtu de la robe blanche du fou Jésus-Christ; après lui, Galilée, Christophe Colomb, Fulton, et tous les génies qui marchèrent en avant de leur siècle, furent persécutés comme des aliénés; et, en effet, ils étaient aliénés dans le sens le plus étymologique de ce mot, qui vient d'*alienus*, et signifie étranger; tout génie n'est supérieur qu'à la condition de s'élever au-dessus de l'intelligence des hommes de son siècle, en restant *étranger* aux erreurs, aux traditions menteuses, aux idées fausses ou étroites qui sont communes à tous les esprits d'une époque et dont l'ensemble se nomme sens commun. Avant de faire imprimer ce livre en dehors des idées reçues, en opposition avec le sens commun, nous ne nous sommes pas dissimulé que bien des esprits nous traiteront d'aliéné, mais peu nous importe, car, pour l'homme dont les oreilles sont ouvertes aux harmonies divines du monde surnaturel, les huées

comme les bravos qui accueillent son œuvre ne sont plus qu'un murmure lointain. Quant à nous, qui croyons avoir en notre âme la lumière de la vérité, nous attendons de pied ferme les attaques et les sourires narquois qui accueilleront ce nouvel ouvrage, car nous savons qu'il est plus difficile au souffle de l'incroyance d'éteindre le flambeau de la vérité qu'à l'ouragan en furie d'éteindre les astres qui rayonnent au firmament !!!

LES ORACLES DE L'ANTIQUITÉ

LES PYTHIES,
DIVINATION PAR LE SANG,
LES SIBYLLES.

Rien d'important n'est arrivé dans ce monde sans avoir été prédit.

MACHIAVEL.

Il est une antique croyance qui remonte à l'origine même du monde et qui se trouve confirmée par le consentement unanime du genre humain tout entier : c'est que Dieu, remplissant du souffle inspirateur de son esprit l'âme de certains êtres prédestinés, donne à leurs yeux la vue des événements futurs, et met sur leurs lèvres des paroles de prophétie. Les Romains donnèrent à cette faculté le nom de divination, désireux de rappeler à l'esprit par cette appellation étymologique la source céleste d'où jaillit la lumière sacrée de l'esprit prophétique qui *divinise* l'homme en Dieu et par Dieu. Notre siècle étant le siècle

du scepticisme, c'est-à-dire du doute, de la recherche, de l'examen, nous pensons qu'il existe dans tous les cœurs cette soif de la vérité qui rend l'oreille attentive à la voix qui vient lui parler des facultés divines de l'âme et lui dévoiler les mystères des destinées éternelles; aussi nous allons, à l'aide du scalpel de la philosophie antique, étudier la vie spirituelle en l'homme, et tâcher de réhabiliter, aux yeux de l'intelligence, les oracles combattus comme une jonglerie par tous les esprits bornés. Si Dieu a permis à la vague du paganisme de descendre les peuples dans les abîmes de l'incroyance, c'était pour les élever ensuite jusqu'aux hauteurs de la croyance. L'étude des religions conduit à la lumière, puisque l'examen est le lien de transition entre la foi aveugle et la croyance éclairée.

Dans les siècles les plus éclairés et chez les nations les plus intelligentes, les plus artistes et les plus braves de l'antiquité, il est à remarquer que, quand il s'agissait de prendre une importante résolution, d'où souvent dépendait la vie ou la mort d'un empire, ce n'était pas à la raison des généraux vieillis dans l'expérience de la guerre, ni aux magistrats et diplomates blanchis dans la

pratique des affaires, mais à l'inspiration convulsive d'une femme frêle, délicate, ignorante, que l'on demandait conseil. Car chez ces peuples, que l'on nomme infidèles, il y avait cependant une foi profonde, immense, incommensurable, qui faisait risquer le salut d'une nation sur un mot tombé des lèvres d'une femme réputée inspirée de Dieu.

C'est du trépied de la pythie que s'échappait, à travers le monde, cet esprit tout-puissant de la foi qui éveille le génie et qui crée l'héroïsme chez les peuples où il passe, et qui, il y a dix-huit siècles, en passant sur la croix où expirait le Christ, augmenta sa lumière et sa chaleur, comme l'air augmente sa pureté en traversant le vert feuillage des chênes. La base des croyances religieuses et politiques du paganisme était les divinations, l'objet de sa foi était le trépied recouvert de la dépouille du serpent Python, qui rendait les oracles les plus célèbres et les plus véridiques, et était consulté par tous les peuples de la terre. Il est impossible, comme l'avait très-bien compris Voltaire, de railler la foi des anciens aux oracles sans ébranler jusque dans ses fondements l'édifice des croyances catholiques; car la foi au surnaturel est la plus grande force qui

existe au monde, et l'homme qui se présentera ayant un cœur croyant dans sa doctrine mettra en fuite l'armée innombrable des infidèles.

« La foi, fille de l'inspiration, est mère de la victoire, » criait saint Bernard lorsqu'une croix en main il prêchait la croisade.

Quantité d'étrangers venaient, de toutes les contrées de la terre, consulter la pythie; mêlons-nous en esprit à leur foule, et, sous le ciel tranquille de la Grèce, venons aussi écouter l'oracle de la Divinité. La tête couronnée de laurier et tenant dans leur main un rameau entouré d'une bandelette de laine blanche, symbole de la candeur de leur cœur et de la pureté de leur foi, les consultants, après avoir offert des victimes pures et sans tache au couteau des sacrificateurs en expiation de leur crime, étaient introduits dans le sanctuaire, caverne profonde dont les parois étaient ornées de différentes offrandes. L'encens et les autres parfums qu'on y brûlait embaumaient l'air et jetaient un voile de mystère qui empêchait d'abord d'en discerner les différents objets. Vers le milieu était un soupirail d'où sortait l'exhalaison prophétique ; on s'en approchait par une pente insensible, mais il était impossible de l'apercevoir, re-

couvert qu'il était d'un trépied, entouré de couronnes et de rameaux de laurier. C'était sur ce trépied que s'asseyait la pythie, femme vêtue d'une robe blanche. C'était, pour l'ordinaire, dans la classe la plus humble de la société qu'on la choisissait; il fallait qu'elle fût d'une pureté de mœurs irréprochable, sans éducation, sans expérience, d'un esprit inculte et incapable d'aucun raisonnement; car ce n'était pas la science humaine ni la raison qui devait parler par sa bouche, mais l'esprit de Dieu, qui se plaît à révéler aux petits et humbles de cœur ce qu'il cache aux puissants orgueilleux de leur savoir et de leur richesse. Si la Divinité choisissait les lèvres de la femme pour prononcer ses oracles, c'est que sur la terre il n'est rien de plus pur pour y faire éclore, dans la grâce d'un sourire inspiré, les roses mystiques qui parfument les rives du monde de l'éternité.

Il fallait traîner de force la pythie éperdue, palpitante, car la nature, bien qu'exténuée en elle par un jeûne de trois jours, se débattait avec angoisse contre les mains des prêtres qui la livraient à ces crises foudroyantes dans lesquelles le souffle de l'esprit déchire le voile des sens et l'âme aperçoit l'avenir. Une fois par mois seule-

ment la pythie était conduite au trépied, vers lequel elle s'avançait frémissante, et mâchant des feuilles de laurier ; à peine y était-elle assise, que sa respiration devenait haletante, ses joues s'empourpraient et blêmissaient tour à tour, ses dents claquaient, ses membres s'agitaient convulsivement. Bientôt, quand la vapeur divine, comme un feu pénétrant, s'était répandue en elle, les yeux étincelants, la bouche écumante, les cheveux hérissés, ne pouvant plus résister aux ardents ravissements de l'esprit qui l'agitait de ses transports furieux, ni s'élancer du trépied, où la main des prêtres la retenait de force, elle poussait des cris et des hurlements qui faisaient retentir le temple et répandaient une terreur salutaire dans l'âme des assistants. Enfin le Dieu triomphe : ne pouvant plus lui résister, elle s'abandonne à lui tout entière, sa nature matérielle est anéantie, tout ce qu'elle avait de terrestre et de mortel en elle s'est évanoui, le corps est à son tour mâté et captif, et l'âme, ange intérieur, se sent vivre, apparaît sur ses traits et la transfigure divinement ; sa tête s'auréole de splendeur céleste, ses yeux reflètent les lueurs de l'éternité, sa bouche s'anime du divin sourire, tout son être brille d'une

majesté inconnue ; elle sait nombrer tous les grains de sable, elle peut mesurer l'immensité des mers, tous les temps, tous les lieux, toutes les destinées se rassemblent en foule dans son sein ; elle parle cette langue immatérielle, impondérable, qui est le langage des prophètes et qui a besoin d'être révélée sous des images finies et matérielles pour être comprise par l'intelligence étroite et bornée des hommes mortels. Les prêtres la reconduisaient dans sa cellule, où elle était ordinairement plusieurs jours à se remettre de ses fatigues ; très-souvent la crise était si violente, qu'elle brisait le lien qui unissait l'âme au corps, en sorte qu'il ne restait de la prophétesse qu'un cadavre à terre et une âme au ciel ! ! !

Non-seulement le système politique des anciens reposait sur la faculté prophétique, mais leur religion était basée sur le commerce intime des extatiques avec la Divinité, dont ils transmettaient les ordres aux peuples. Les instituteurs du genre humain, les fondateurs des religions, et tous les législateurs sacrés, profondément préoccupés de la régénération de l'âme, désirèrent, autant que possible, en exposer les moyens, en manifester les effets par le spectacle de fêtes religieuses d'une

magie toute-puissante destinée à rappeler à la mémoire les victoires de l'âme sur la chair, et à communiquer au cœur la soif du sacrifice qui fait les héros en élevant les yeux au ciel et les âmes vers Dieu. Dans ces fêtes, la cérémonie principale était le sacrifice ; comme les autres parties de la révélation, elle avait un sens symbolique se rattachant à la faculté prophétique qu'elle expliquait à l'intelligence en impressionnant les sens. Dans ce sang qui rougissait le couteau du sacrificateur, dans cette vapeur fumante qui s'en exhalait, il y avait un grand enseignement pour la foule recueillie; aussi, non-seulement les sacrifices avaient lieu parmi les peuples païens, mais encore chez le peuple juif, que les chrétiens ont coutume de considérer comme le peuple de Dieu et le dépositaire des vérités traditionnelles dans l'antiquité. L'amour, suivant un grand théologien, est le don du sang; nous nous emparons de cette définition, et nous écrivons : La piété antique était le don du sang à Dieu.

Rien n'est plus étrange et cependant plus instructif que cette coutume universellement répandue dans l'univers avant le christianisme d'entourer d'estime et de vénération l'homme dont la



fonction était d'immoler des victimes et d'en offrir le sang à la Divinité. Pour comprendre le sens symbolique des sacrifices, il faut remonter jusqu'aux temples de l'antique Orient, où était conservé l'esprit des vérités primordiales, et prendre la peine d'étudier avec soin les bas-reliefs ninivites sur lesquels se voit gravé le mythe persan du taurobole ; il représente un jeune homme le front coiffé d'un bonnet phrygien, terrassant un taureau et plongeant un couteau en son cou saignant ; devant lui se tient un homme portant une torche ardente élevée ; au-dessus de sa tête, plane, les ailes éployées, la colombe mystique de l'esprit prophétique. Dans plusieurs écrits précédents, nous avons expliqué ce bas-relief en ces termes : Le jeune homme représente l'initié quittant le monde des ténèbres, symbolisé par la grotte sombre qui est derrière lui, terrassant par la mortification la chair représentée par le taureau, afin d'arriver à la lumière supraintelligible de la grâce, figurée par la torche ardente qu'un homme tient élevée devant lui. Ce mythe se retrouve vivant dans toutes les religions de l'antiquité. Tous les instituteurs des cultes, étant des initiés aux mystères de l'antique Orient, firent de

l'immolation des animaux sanglants sur l'autel de la divinité la cérémonie principale de leur révélation religieuse ; il est hors de doute que ces sacrifices symbolisaient l'immolation de la chair, qui, depuis la matérialisation de l'homme par le péché originel, voile, suivant l'expression de Plutarque, la vue prophétique de l'âme.

Les sacrifices étaient non-seulement la révélation d'une vérité traditionnelle, mais ce symbole, comme tous les symboles des religions d'origine orientale, avait un effet salutaire sur l'âme, dont il opérait la régénération en lui rappelant que, par la mort des sens, elle opère sa résurrection aux facultés thaumaturgique et prophétique. La faculté prophétique étant une des manifestations de la puissance adamique, les hécatombes que les pontifes Romains offraient au souverain roi des cieux étaient destinées à relier l'homme à Dieu, et à expier cette faute antique et originelle, qui, en ôtant à l'homme sa puissance primitive, a étendu le voile des organes matériels entre l'âme et le domaine du temps, de l'espace et de l'éternité. D'après une tradition physiologique qui ne manque pas de vraisemblance, le sang est animé d'un esprit subtil et lumineux qui entretient la vie en

lui, une science qui est appelée à révolutionner le monde au jour où elle sera pratiquée par des mains pures, et démontrée par une intelligence éclairée. Le magnétisme à prouvé, de plus, que cet esprit, mis en mouvement par la volonté, avait la propriété d'endormir les sens, et d'éveiller l'âme ; la vapeur du sang qui s'élevait sous le couteau contenait cet esprit d'inspiration, et l'âme du sacrificateur s'éveillait animée d'une vie céleste et douée d'une vue prophétique, tandis que ses sens étaient pris de vertige et que ses mains fouillaient avec rage et furie les entrailles de la victime immolée.

Le comte Joseph de Maistre a compris cette question tout à fait comme nous quand il a écrit dans ses *Soirées de Saint-Pétersbourg* : « Le matérialisme qui souille la philosophie de notre siècle l'empêche de voir que la doctrine des esprits, et en particulier de l'esprit prophétique, est tout à fait plausible en elle-même, et, de plus la mieux soutenue par la tradition la plus universelle et la plus importante qui fut jamais. » Nous allons examiner ce qu'étaient les sibylles et faire connaître leur prophétie sur la venue de Jésus-Christ en ce monde. On appelait dans l'antiquité sibylles des



femmes remplies de Dieu, de deux noms grecs, dont l'un signifie Conseil et l'autre Dieu. Ces femmes, plusieurs siècles avant la naissance du Christ, bien que païennes et la plupart attachées au service des faux dieux, ont annoncé son avénement. Aussi les Pères de l'Église se sont servi avec beaucoup de succès de leurs oracles pour convaincre les idolâtres de la vérité de la religion catholique : c'était l'argument le plus victorieux sur l'esprit des peuples païens, qui, persuadés que Dieu avait parlé à ces femmes, se laissaient convaincre par l'autorité de leur témoignage.

Depuis que le Christianisme a triomphé de l'idolâtrie, il a suspendu ces armes comme un glorieux trophée de sa victoire, et a conservé ces oracles des sibylles comme un témoignage que Jésus-Christ était réellement le Messie attendu par toutes les nations de la terre. A Rome, les statues des sibylles sont placées à côté de celles des prophètes hébreux, et le bréviaire dans une prose qui se chante aux messes des fidèles trépassés, met le témoignage de David sur le même rang, comme autorité, que celui de ces sibylles dans ce vers : *Teste David cum sibyllæ.*

Les désordres physiologiques que nous avons

décrits chez la pythie, au moment où l'esprit de prophétie, s'emparant d'elle, éclairait son âme et déroulait à ses yeux les séries innombrables des siècles futurs, se manifestaient chez la sibylle avec les symptômes terribles des convulsions nerveuses, les transports enthousiastes, les furies délirantes qui signalent les maladies épileptiques. C'est qu'il faut, pour prédire l'avenir, qu'animée de la force divine et puissante de l'esprit, l'âme captive brise ses liens, et à son tour réduise momentanément la chair en servitude. Nous pensons qu'il est impossible de décrire cet état de crise avec une plus rare perfection de style que Virgile dans son *Énéide* quand il s'exprime ainsi : « Déjà ils touchaient le seuil de l'antre, quand la sibylle s'écrie : « Il est temps d'interroger l'oracle, le Dieu « vient, voici le Dieu. » Et tandis qu'elle parle, son visage change de traits, son teint de couleur, ses cheveux en désordre se dressent sur sa tête, son sein haletant se soulève, son cœur se gonfle de rage, de furie et d'enthousiasme ; sa taille semble grandir, et, quand le Dieu, plus près, l'anime de son souffle puissant, sa voix n'est plus celle d'une mortelle. Quand son délire était calmé, quand l'écume avait cessé de blanchir de sa mousse sa

bouche prophétique, elle tombait dans un état de prostration voisin de l'anéantissement. L'avenir dans l'antiquité ne pouvait être aperçu que dans les crises, où l'esprit arrachait de vive force l'âme aux liens terribles de la chair. La harpe, dans les mains de David, en charmant ses sens, modérait la furie de leurs transports et amenait, sans secousse violente, l'âme à l'état de vision prophétique.

Les sibylles étaient vénérées dans un grand nombre de villes du monde païen. En Asie Mineure, presque toutes avaient la leur. Les plus remarquables étaient celles de Samos, d'Érythrée de Phrygie, enfin celle de Cumes, qui se présenta un jour à Tarquin le Superbe et lui offrit neuf volumes de vers pour trois cents pièces d'or. Le roi, ayant refusé, cette femme jeta dans les flammes trois de ces livres, et demanda sans s'émouvoir le même prix pour les six autres. Un second refus lui fit brûler tranquillement trois autres livres, et elle demanda la même somme pour ceux qui restaient encore en menaçant de les détruire par le feu. Tarquin, frappé de son air d'inspiration, ordonna qu'on lui payât les trois cents pièces d'or. Ces livres furent gardés avec vénération dans un

sanctuaire; on les regardait comme dépositaires des destins de la vérité éternelle, et on les consultait dans les calamités publiques. C'est dans ces livres, cités par Varron et Cicéron, qui vivaient avant que le Christ naquît selon la chair, que les saints Pères puisaient, pour convaincre les idolâtres, des prophéties touchant les miracles de Jésus-Christ, sa mort et sa résurrection, plus claires que celles d'Isaïe et des autres prophètes. En voici une attribuée par Lactance et saint Augustin à la sibylle. « Nation insensée, tu n'as point connu ton Dieu, qui se joue des pensées des hommes, mais tu l'as couronné d'épines et tu lui as donné un breuvage horrible de fiel. Alors, le voile du temple sera déchiré, il y aura en plein midi une nuit qui durera trois heures; il mourra ensuite et reposera trois jours dans le tombeau, puis il reprendra une vie glorieuse, montrant aux hommes qu'ils ressusciteront comme lui, car il nous a rendu la vie en surmontant la mort. » Cette étude sur les oracles de l'antiquité démontre la profonde philosophie et la foi ardente des peuples païens en la vision prophétique d'une âme inspirée de Dieu.

LA MAGIE PROPHÉTIQUE

Ceux qui ne voient qu'avec les yeux de la chair sont bien près d'être aveugles.

CLAUDIA DACHI.

Parmi les prérogatives ravies à l'homme déchu par le péché originel, une des plus précieuses, sans contredit, fut la béatitude de converser face à face avec son Dieu. Pour la recouvrer, il lui faut quitter la terre de l'esclavage et traverser cette mer rougie sans cesse par les flots de sang qui coulent des flancs déchirés des pèlerins qui se sont mis en marche pour la terre promise de l'éternité. Il faut avoir sans cesse vivante en la mémoire la belle expression de saint Paul, proclamant à la face de l'ancien monde que, pour ressusciter avec le Christ, il faut avoir été crucifié avec lui. Cette idée nous semble au surplus parfaitement mise en lumière dans les cérémonies saisissantes du grade de rose-croix. Le récipiendaire, la tête voilée d'un crêpe de deuil, traverse en vic-

time la loge tendue en rouge symbolisant l'océan de sang que l'humanité traversa à la suite et sur les pas de Jésus-Christ pour se débarrasser des organes des sens comme d'un vêtement de mort, et, aux clartés magiques du chandelier à sept branches, apercevoir son Dieu face à face, et recommencer à converser avec lui comme Adam sous les ombrages du paradis terrestre. La parole sacrée, perdue pendant quarante siècles, reparut gravée au sommet de la croix, afin que tous comprissent qu'elle est la clef qui ouvre les portes d'or des tabernacles éternels.

Il est un homme qui s'est préexisté à lui-même, car sa divine mission, a été plusieurs siècles avant sa naissance, célébrée par les prophètes hébreux, qui ont publié et salué, avec les transports du plus lyrique enthousiasme, son avénement sur la terre, et sa venue a été annoncée dans ses plus intimes détails, racontée dans ses plus sublimes particularités, par les sibylles. Le nom aimé et glorifié dans l'éternité des siècles de cet homme est Jésus-Christ. Jetons un moment nos regards amoureux sur la douce et pure figure du fils de Marie : c'est dans sa contemplation que l'âme, ivre de foi et d'inspiration, se sent renaître; que,

dans la poitrine, le cœur, saisi d'une passion divine, palpite enflammé d'une pieuse ferveur, et que tout l'être, mort au monde, mort à la matière, vit et participe dès ici-bas aux indélébiles béatitudes des félicités célestes. Étudions sa vie, afin de comprendre par quel procédé admirable sa mort a ouvert les yeux de l'humanité sur le monde de l'avenir et de l'éternité. Puisse cette étude rendre aux lèvres la grâce du sourire, au cœur la ferveur de l'amour, à l'intelligence la foi, afin que, comme des encensoirs balancés devant les saints autels, nos âmes jettent leur fumée à la terre, et leur encens vers Dieu.

Tous les actes de la vie de Jésus-Christ furent une déclaration de guerre à l'hydre du péché qui retenait l'âme captive dans les liens dégradants d'une chair corrompue, et privait les yeux de la vision prophétique de l'avenir; chaque parole qui tombe de ses lèvres est une protestation contre l'anarchie sociale, qui fait de l'homme un tigre pour l'homme, et un appel à la fraternité universelle; chaque exemple qu'il étale à nos yeux rend visibles les procédés des antiques initiations cachés dans l'intérieur des temples pour opérer, par l'anéantissement de la chair crucifiée, la résur-

rection de l'âme douée de cette vue divine et prophétique qu'elle possédait à l'aurore de la création; enfin, chacune de ses actions est une victoire miraculeusement remportée sur les éléments soulevés, les infirmités, les maladies et la mort, qui tiennent l'homme, affaibli par le péché, dans les chaînes d'une honteuse servitude. Ainsi, en obéissant à ses paroles, en suivant ses exemples, en imitant ses actions, l'humanité rentre en possession de la puissance adamique, qui lui a été ravie par le péché originel.

Quand Jésus-Christ mourait sur la croix, on voyait gravées ces quatre lettres : I N R I. Ces quatre lettres constituent la parole sacrée que Hiram refusa de confier aux trois compagnons qui arrachèrent la vie à son corps, ne pouvant arracher ce mot à sa conscience; cette parole signifie : *Ignis naturam renovat ignis*, le feu renouvelle la nature du feu. Ce mot, c'est la fanfare de la victoire annonçant que le jour est enfin venu où l'Esprit saint, soufflant sur toute la terre, va en renouveler la face.

Cinquante jours après la résurrection de Jésus-Christ, l'Esprit saint descendit en gerbes de feu sur la tête des apôtres assemblés, et reposa en eux

comme en des vases d'élection, d'où il devait plus tard rayonner sur l'univers entier; mêlé au sang des disciples du Christ, c'était la douce lumière qui, passant par leurs lèvres, éclairait les intelligences et enflammait les cœurs de la passion de l'éternité; c'était l'esprit de sainteté qui, jaillissant de tout leur être par l'imposition de leurs mains, rendait la santé aux malades; enfin, c'était cette vie divine qui, répandue par leurs bénédictions, vivifiait les âmes engourdies dans l'oppression des sens, et ouvrait les yeux sur le monde de l'avenir. Ces miracles, opérés par le renouvellement de l'esprit, ne se manifestaient cependant que par le concours de l'humanité. Il nous reste à voir comment l'humanité coopérait aux grâces de cet esprit, par quel procédé l'âme se dépouillait des organes qui la masquaient, enfin, de quelle manière le vieil homme mourait pour donner naissance à l'homme nouveau. L'écaille qui voile les yeux de l'âme va tomber; l'humanité, qui à ce moment était une courtisane, qui, durant les veilles de ses nuits et les orgies de ses jours, avait demandé en vain le bonheur à toutes les voluptés des jouissances charnelles, va le chercher dans le martyre de la souffrance; comme Marie-Made-

leine, elle va se tenir aux pieds bénis du Sauveur en les baisant et les arrosant de ses larmes. L'amour, en s'épurant, se nommera piété.

Pour l'homme qui est étranger à la profonde philosophie du dogme catholique, il est difficile de ne pas attribuer à une aberration de la raison cette haine furieuse, acharnée, du chrétien contre sa chair, qu'il sèvre de nourriture, qu'il roule sur un lit d'épines, qu'il revêt d'une chemise de crin, qu'il flagelle jusqu'au sang; cet esprit de mortification qui pousse l'homme, de macérations en macérations, à ensevelir sa chair saignante dans le linceul de Jésus crucifié, saisit aussi la femme au cœur; elle frappe et meurtrit sa poitrine, ses genoux usent les dalles des églises, ses prières retentissent jour et nuit, ses épaules et ses seins déchirés saignent sous le fouet de la mortification; ses lèvres pâles boivent avec délices le calice du dieu martyr; en un mot, sa chair, amaigrie par le jeûne, mâtée par les prières, affaiblie par le sang qu'elle a répandu, laisse l'âme échapper à ses liens. C'est par le crucifiement volontaire de son corps que l'homme coopère à la renaissance de son âme, qui apparaît sur ses traits qu'elle angélise. L'homme alors, au lieu de voir

avec les yeux bornés des sens, voit avec les yeux infinis de l'âme; son regard, invinciblement tourné vers l'éternité, contemple les merveilleuses réalités du monde surnaturel; l'âme converse avec les anges, dont elle est la sœur, et qui, pleins de joie en la voyant sortie du sépulcre charnel où elle a été renfermée durant quarante siècles, entonnent un *alleluia* d'allégresse en l'honneur de sa résurrection.

Le souffle de l'esprit a renouvelé la face du monde : les prophètes, les thaumaturges, apparaissent de tous côtés; la souffrance est glorifiée.

Les esclaves, qui jadis secouaient leurs chaînes avec furie, impatients de donner à leurs mains la liberté de venir saisir leurs maîtres à la gorge et de les étouffer, les baisent maintenant, car chaque coup qu'ils reçoivent, chaque tourment qu'ils endurent, en usant leur chair, les rapprochent du jour du grand triomphe de la mort, où leur âme ira se fondre amoureusement à son Dieu. Suivant les promesses de Jésus, l'esprit de Dieu manifeste sa présence par des prodiges; la foule, témoin de ces miracles, croit et vénère comme un saint celui qui les opère. La plupart du temps, ce n'est qu'un pauvre religieux, vêtu d'une bure gros-

sière, dont la vie s'est passée dans le jeûne et dans la prière. Quand il meurt, on ensevelit son corps dans une église, on enchâsse ses os dans l'or et les pierreries. Les princes de ce monde quittent leurs palais et se mettent en marche pour venir adorer les reliques du pauvre religieux, et, dans la persuasion que l'esprit contenu en ses membres, et qui rendait miraculeusement la santé aux malades, a communiqué sa vertu aux vêtements qui ont approché sa chair et les a sanctifiés, ils s'en disputent les lambeaux. L'esprit de prophétie et de thaumaturgie flottait dans l'air des églises. L'âme renaissait dans cette atmosphère divine, que le protestantisme a détruite en enterrant dans ses églises des hommes illustres par la plume et l'épée, au lieu de saints illustres par leurs miracles.

C'était le règne du crucifié réalisé. Malheureusement, il ne fut pas de longue durée. La division ne tarda pas à régner au sein de l'Église. La lumière de la vérité s'éteignit à mesure que les bûchers de l'inquisition s'allumèrent. L'Église était toute-puissante : un mot tombé des lèvres d'un pape excommuniait un prince, c'est-à-dire rompait tout commerce entre lui et ses sujets ; car



l'excommunication, comme une maladie, était contagieuse, et il suffisait de respirer le même air qu'un excommunié pour être frappé d'excommunication, lèpre morale qui désignait à la réprobation universelle durant la vie, et précipitait l'âme dans les flammes d'un enfer éternel après la mort. La base sur laquelle reposait la puissance ecclésiastique était la croyance du peuple qu'en elle seule reposait l'esprit de Dieu. Cette croyance avait été entretenue et développée par les nombreux miracles opérés chaque jour en sa présence par plusieurs de ses membres; car il est naturel de croire à la vérité de la parole d'un homme dont les mains sont fécondes en prodiges, et il était assez vraisemblable pour tous que les saints évêques vivaient d'une vie divine en Jésus-Christ, quand, semblables à ce divin Sauveur, ils commandaient à la mort de lâcher sa proie, et que les sépulcres, effrayés, laissaient sortir le cadavre ressuscité!

A côté des thaumaturges appartenant au parti clérical, il s'en éleva d'autres appartenant au parti cabalistique, auxquels le peuple donna le nom de *sorciers*, de ces deux mots latins : *scire*, connaître; *sortem*, l'avenir. Le parti clérical, qui avait la prétention de monopoliser à lui seul l'esprit-dieu,

comprit avec raison que, si d'autres hommes que ses membres opéraient des miracles, le peuple les vénérerait à l'égal des siens, et qu'il serait forcé de partager avec eux la puissance temporelle. Aussi, avec une haine sauvage, il entreprit de détruire, dans un océan de feu et de sang, cette redoutable concurrence. Pour donner une apparence de justice à ces terribles exécutions, il proclame que le pouvoir supérieur en vertu duquel les sorciers opèrent des prodiges ne vient pas de Dieu, mais des démons, et il les accuse de commettre des inhumanités diaboliques, d'entrer en intelligence avec les esprits infernaux, et d'user de leurs sortiléges pour tourmenter les hommes et les animaux, rendre stérile le lit nuptial, faire avorter les femmes et empêcher la propagation du bétail, détruire les grains dans les champs, les raisins dans les vignes et les végétaux de la terre; enfin, on les accuse d'aller, à travers les airs, à cheval sur un manche à balai, danser des rondes diaboliques avec des démons lascifs et cornus; et, sur cette burlesque accusation, durant des siècles, l'inquisition envoya des milliers de sorciers au bûcher, et jeta leurs cendres au vent, car elle craignait que, si elle se bornait à les égor-

ger, leurs fantômes sanglants ne vinssent troubler ses nuits et lui tordre le cœur.

Parmi les innombrables victimes que dévorent les flammes du bûcher de l'inquisition, les yeux s'arrêtent, humides de pleurs, sur la blanche apparition de cette douce jeune fille; le cœur s'indigne, les ongles des mains deviennent griffes, en voyant que cette chair virginale que consume le feu est celle de l'héroïque Jeanne d'Arc.

Extatique par tempérament, Jeanne entre dès sa jeunesse en relations médiates avec ses saints patrons, qui lui apprirent que, par une grâce spéciale, Dieu l'avait prédestinée à faire lever le siége d'Orléans et à mener sacrer le roi de France à Reims. Or, dans ces temps de foi, on croyait à la faculté prophétique; aussi, pour mettre à l'épreuve le don de divination qu'elle prétendait avoir reçu de Dieu, le roi Charles VII voulut demeurer confondu dans la foule sous les habits d'un villageois. Elle alla droit à lui; puis, pour le persuader de la divinité de sa mission, elle envoya chercher l'épée d'un chevalier qui était dans un tombeau derrière le grand autel de l'église Sainte-Catherine-de-Fierbois. « Sur la lame de cette épée, dit-elle, il doit y avoir des croix et des

fleurs de lis gravées. » Le roi publia qu'elle avait deviné un grand secret connu de lui seul, réalisant à la lettre la prophétie de l'enchanteur Merlin, annonçant que le royaume de France devait être sauvé par une bergère sortie, dit le texte magique, du *Bois chevelu* (or, il existait une forêt de ce nom auprès de Domrémy), qui chasserait les Anglais devant elle avec plus de facilité qu'elle ne chassait devant elle les moutons confiés à sa houlette. Elle résolut d'aller droit à l'ennemi. Orléans est désassiégée, et elle marche de victoire en victoire vêtue d'une cotte de mailles et les yeux levés au ciel pour y renvoyer les bruyantes acclamations qui la saluent. Son étendard la précède : c'est une bannière blanche semée de fleurs de lis. On y voit figurer le Christ assis sur son tribunal dans les nuées du ciel, et tenant un globe en sa main. Deux anges, dont l'un porte une branche de lis, sont à ses pieds; de l'autre côté brillent, brodés en or, les noms de *Jesus Maria*. Quand elle eut conduit le roi à Reims et qu'elle eut assisté à son sacre, elle insista pour retourner auprès de son père et de sa mère, garder leurs brebis, disant que sa mission était accomplie. L'heure était arrivée où à l'ange allait succéder la femme. En

effet, l'état de vision prophétique qui lui avait fait trouver l'épée cachée et qui lui faisait voir à l'avance le résultat des opérations militaires comme toutes les crises extatiques, après un certain temps, devait être suivi d'abattements physiques, de découragements moraux, enfin d'erreur dans la lucidité. Les seigneurs qui l'environnaient insistèrent, et elle eut la faiblesse de se laisser convaincre. Elle en fut bientôt punie. Quelques jours après, au siége de Compiègne par les Bourguignons, elle fut prise et vendue aux Anglais. Ses visions prophétiques s'étaient trop manifestement réalisées pour qu'on les attribuât au hasard; elles ne pouvaient être attribuées qu'à Dieu ou au diable. L'inquisition la mit en jugement et la condamna au feu du bûcher comme sorcière; étrange possédée du démon, en effet, que cette noble et généreuse jeune fille, dont les dernières paroles au milieu des flammes furent celles-ci : « Levez la croix devant moi, que je la voie en mourant. »

Nous avons désiré fixer notre attention sur cette douce et belle figure de jeune fille, livrée au bûcher à l'âge de vingt-trois ans avant qu'une lèvre d'homme ait effleuré ses lèvres virginales dans un baiser d'amour, car nous avons retrouvé

en elle les caractères de la vision prophétique que nous allons retrouver chez les extatiques somnambuliques. Brûlée par les Anglais, violée dans la chasteté de sa mémoire par Voltaire, déshonorée dans l'héroïsme de sa conduite par le matérialisme de la science, qui l'a traitée d'hallucinée, il nous appartenait à nous, jeune par l'âge et les croyances, Français par le cœur, de venir pieusement déposer une couronne sur sa mémoire, et, au milieu de la poussière des combats, faire briller à son front béni l'auréole divine de l'inspiration extatique. On l'a souvent traitée d'illuminée; nous acceptons pour elle ce titre, car son âme était réellement éclairée de la lumière de Dieu.

Nous ne pouvons nous empêcher, en voyant les cruautés de l'inquisition, de répéter, à propos des sorciers, ce que saint Justin écrivait à propos des sibylles : « L'âme, en vertu de son immatérialité, peut guérir les maladies et prédire l'avenir. Pourquoi attribuer aux démons la gloire de leurs miracles? » De plus, l'inquisition, en détruisant les thaumaturges, a détruit dans le cœur des peuples la croyance au surnaturel, elle a préparé dans le monde la renaissance du paganisme, la

rébellion de Luther, le règne du scepticisme voltairien et de l'incroyance matérialiste. Nous posons en fait la nécessité des croyances aux vérités primordiales du monde surnaturel. Ce sont cependant ces vérités, nous répondent quelques cerveaux ramollis, qui ont produit la mystagogie et l'illuminisme. Nous le voulons bien; mais elles seules ont enfanté l'héroïsme et la sainteté sur la terre.

LUCIDITÉ SOMNAMBULIQUE

Les divinations des somnambules ou des personnes soumises à l'influence magnétique se réalisent parfois d'une manière surprenante.

EUGÈNE SUE.

Un colossal éclat de rire eût accueilli, il y a quelques années, les paroles de l'homme qui aurait osé proclamer que quelques signes mystérieux faits sur le front d'un individu suffisaient pour fermer les yeux de son corps, et ouvrir ceux de son âme; en un mot pour créer en lui un homme nouveau doué d'une vue céleste capable de connaître le passé, de voir le présent et d'apercevoir l'avenir.

Aujourd'hui, aidé du besoin de croyance, l'esprit de l'humanité a fait un tel pas vers le monde de la vérité, que l'on prête une oreille attentive à l'homme au cœur sincère, à l'intelligence supérieure, dont les lèvres, éclairées d'un sourire d'enthousiasme, racontent les miracles magnéti-

ques qu'il a opérés par un simple acte de sa volonté silencieuse, car tout homme n'a qu'à apposer avec foi la main sur le front d'un somnambule, et bientôt il sentira, par la vertu magnétique du contact, la chaleur y accourir, et, à mesure qu'une lumière mystérieuse en rayonnera, la vie semblera quitter les traits pallides de son sujet pour aller animer son âme. Cet état de veille de l'âme et de sommeil du corps se nomme lucidité somnambulique, parce que, dans cet état, l'âme est douée d'une vue céleste qui lui fait transpercer l'opacité des corps avec plus de facilité qu'un rayon de lumière ne transperce la transparente lucidité du plus pur cristal.

L'homme, ayant dans tous les siècles été doué de mains qu'il peut faire mouvoir au gré de sa volonté et d'yeux qu'il peut charger des foudres terrifiantes de la vengeance ou de cette lumière languide qui ravit les cœurs et allume dans les sens les feux des désirs inassouvis, dans tous les temps a agi magnétiquement sur son semblable, et à aucune époque il n'a ignoré que si, par le recueillement intérieur et les œuvres d'édification, il pouvait coopérer à la renaissance spirituelle de son âme, il pouvait cependant être aidé dans cette

œuvre importante par les flots de lumière et de grâces célestes versés en lui par la main des prêtres. Tous les écrivains qui se sont occupés du rôle du somnambulisme dans les temples de la Grèce ont rappelé à la mémoire que dans le temple d'Esculape c'étaient des somnambules nommés *somniatores* que l'on venait consulter sur les causes et la nature des maladies, et auxquels on venait demander des remèdes. Un savant hébraïsant, *d'Arnaut*, a remarqué dans la Bible ce passage, qui ne laisse pas de doutes sur la connaissance du magnétisme dans la plus haute antiquité : « *La main du Seigneur fut sur lui; et il prophétisa.* » Sur les bas-reliefs ninivites et assyriens, sur les vases sacrés du temple d'Isis, on voit gravées des mains dans l'attitude de la bénédiction. Or, la bénédiction n'est que la lumière divine répandue par les mains des prêtres et des évêques sur la foule des fidèles prosternés, et venant ranimer l'âme d'une vie divine afin de la faire renaître dès ici-bas, et de la mettre en rapport avec Dieu et les lumineux habitants du monde de l'éternité. Le magnétisme, c'est la lumière répandue par des mains profanes, venant réveiller l'âme par un galvanisme momentané, dans le but d'avoir des nou-

velles d'un absent, quelquefois même d'un chien perdu.

Nous ne nous sommes jamais fait illusion sur l'extrême difficulté de faire progresser le magnétisme, et nous le reléguons volontiers dans le domaine des sanctuaires religieux, désireux de le soustraire aux mains vénales des charlatans qui le compromettent et des rêveurs qui le ridiculisent; le magnétisme, dans les temps où il était exercé par la main des prêtres, était vénéré comme une lumière divine, qui arrachait l'âme engourdie aux ténèbres des sens en l'animant d'une vue céleste qui ouvrait ses yeux à une vue infinie sur le monde de l'avenir, et portait son immatériel regard jusqu'à Dieu. Maintenant qu'il est exercé par les mains d'audacieux spéculateurs, il est poursuivi en police correctionnelle comme délit d'escroquerie. Avant de lancer l'anathème à la tête des académies, de la magistrature et de la police, comme le font les adeptes fanatiques de cette science, nous nous sommes enquis des motifs qui avaient engagé la justice à citer à son tribunal les somnambules et les magnétiseurs, et, en transcrivant quelques pièces du dossier des somnambules condamnés à la prison, nous prouverons que, dans la plupart des cas, la

justice n'a fait que venger le vrai magnétisme honteusement contrefait par le plus éhonté charlatanisme. Nous avons le premier, dans un ouvrage, divulgué les habiles combinaisons à l'aide desquelles les somnambules abusent de la crédulité et simulent la clairvoyance somnambulique. Parfaitement indifférent aux haines que ces révélations nous ont déjà suscitées, nous attaquerons courageusement les charlatans qui déshonorent le magnétisme en escroquant l'argent d'un public ingénu. La bienveillance, dans ce cas, serait complicité ou niaiserie; il est temps que les hommes de cœur et d'intelligence, qui cultivent avec désintéressement le magnétisme, ne soient plus confondus dans l'opinion publique avec les malhonnêtes endormeurs que nous allons flétrir, persuadé que, pour avoir l'estime des magnétiseurs consciencieux, il ne faut jamais avoir la lâcheté de pactiser avec l'indélicatesse et la cupidité des somnambuliseurs charlatans. Nous allons transcrire quelques faits qui sont à notre connaissance et qui feront connaître les excès de la spéculation magnétique de nos jours.

Une femme du monde laisse tomber un jour dans la rue ses regards sur une affiche annonçant

la lucidité infaillible d'une somnambule. Désireuse de se convaincre par elle-même de la réalité des phénomènes magnétiques, elle enveloppe soigneusement dans un papier des cheveux de sa petite fille et se rend chez la somnambule. Après une demi-heure d'attente, elle est introduite; une espèce de garçon épicier, qui se fait appeler docteur, magnétise le sujet, puis se retire discrètement. Alors la somnambule, prenant le morceau de papier, l'applique sur sa poitrine, et déclare voir un vieillard vêtu d'une robe de chambre à fleurs rousses, dit qu'il est atteint d'une maladie très-grave, pour laquelle il faudra souvent la revenir consulter; il fut impossible de tirer d'elle d'autres renseignements. La dame, assez mécontente, on le comprend, prend cependant dans sa bourse deux pièces de cinq francs, et les présente au magnétiseur. Mais celui-ci, avisant une remarquable miniature que cette dame portait en bracelet, lui répond : « Le prix de nos consultations est de vingt francs. » La dame lui fait observer que la somnambule n'a été douée d'aucune lucidité, et, dépliant le paquet de cheveux blonds, elle lui dit que son sujet les a pris pour les cheveux d'un vieux général, vêtu d'une robe de chambre, et a

donné une ordonnance pour la goutte. Alors, lui dégrafant son bracelet, avec autant de dextérité que de sans-façon, le magnétiseur la prévient qu'il ne le lui restituera que moyennant les vingt francs qu'elle lui doit pour une consultation. La dame porta plainte au commissaire de police, et elle eut raison ; elle ne faisait qu'arracher le masque de magnétisme dont l'escroquerie avait impudemment couvert sa figure. Nous avons applaudi des deux mains à la condamnation de cette autre somnambule qui avait fait passer un vieux marchand de crayons pour l'archevêque de Jérusalem, afin de vendre plus cher ses prières, et de soutirer de l'argent à la pieuse crédulité d'une honnête femme. Nous avons demandé souvent à des magistrats que nous savions croyants au magnétisme pourquoi ils poursuivaient avec tant de rigueur les magnétiseurs. Ils nous ont toujours répondu : « Ce n'est pas le somnambulisme que nous poursuivons, mais la friponnerie décorée du titre menteur de somnambulisme. »

A côté de ce peuple de fausses somnambules et de magnétiseurs cupides qui escroquent l'argent des gobe-mouches en contrefaisant la lucidité, il y a des rêveurs au cerveau toqué, qui le pratiquent

avec une merveilleuse crédulité. Pleins de confiance en leur somnambule, ils en viennent peu à peu à ajouter foi à toutes les folies qu'elle leur débite. Ainsi, nous allâmes un jour voir un de ces insensés du magnétisme, et nous le trouvâmes vêtu seulement d'une paire de bottes et d'un bonnet de magicien, mangeant des pommes de terre crues. « Vous êtes étonné de me voir si peu vêtu, nous dit-il; eh bien! c'est ma somnambule qui m'a prescrit de ne pas mettre d'autres vêtements durant un mois, et je suis résolu à suivre ponctuellement son ordonnance, afin d'arriver à la richesse, en attirant la chance sur moi. » Nous pourrions citer mille traits pareils qui nous auraient considérablement refroidi pour le magnétisme, si nous n'avions toujours évité de confondre le somnambulisme avec les somnambuliseurs.

Nous avons signalé comme ennemis du magnétisme les charlatans qui l'exploitent, les rêveurs qui le ridiculisent; il nous reste à examiner le degré de confiance que l'on peut avoir dans la lucidité somnambulique, et les différents phénomènes auxquels le magnétisme donne lieu; c'est une des faces de la divination prophétique que nous allons envisager, c'est l'explication du grand mystère de

la vie que nous allons donner, car nous pensons qu'il est infiniment plus raisonnable de dissiper à l'aide du flambeau magique du magnétisme les ténèbres qui voilent à nos yeux les invisibles ressorts de l'organisme humain, et d'ouvrir avec cette clef les portes des tabernacles éternels, que d'afficher sur les murs l'annonce de cours de magnétisme dont on sort renseigné seulement sur la vanité prétentieuse du professeur et l'insuccès de sa thaumaturgie, en fredonnant ces deux vers de notre spirituelle ami Édouard Martin :

O Mesmer, roi des toqués,
Cache-les tous dans ton baquet !

Le magnétiseur qui dirige une main chargée de fluide sur son sujet produit une triple action sur lui; de là, trois séries parfaitement distinctes de phénomènes : la première qui comprend tous les phénomènes produits par l'action du fluide sur la nature; la seconde sur l'esprit; la troisième sur l'âme. La première comprend deux phénomènes principaux, qui sont l'insensibilité et l'attraction.

La sensation étant transmise au cerveau par le fluide magnétique qui circule dans les nerfs, et

est perçu par les fibres nerveuses du cervelet, il est donc nécessaire, pour produire l'insensibilité, de suspendre la transmission électrique de la sensation en chargeant les nerfs d'une électricité étrangère qui neutralise la transmission de la sensation par le fluide nerveux. Cette insensibilité ne peut être produite que dans un très-petit nombre de cas, et sur des organismes très-absorbants.

Si nous remontons à l'étymologie du mot magnétisme, nous trouvons *science des attractions;* le magnétisme, en effet, est cette puissance invisible qui fait que l'aiguille s'élance vers la tige de fer aimantée, avide d'y adhérer, cette force mystérieuse qui harmonise au firmament la course majestueuse des astres en feu, et régit ces mondes de lumière qui roulent en cadence leur globe d'or au-dessus de nos têtes pour éclairer l'univers. Non-seulement le magnétisme soumet à ses lois les minéraux et les étoiles, mais les hommes et les animaux : il donne à l'œil du chien une attraction occulte pour fasciner la perdrix et la tenir en arrêt, au serpent le pouvoir fatal d'attirer l'oiseau en sa gueule venimeuse; enfin, c'est lui qui revêt de la douce lumière d'un charme irrésistible

la forme délicate et gracieuse d'un corps de femme, qui donne à sa taille cette flexibilité et cette voluptueuse nonchalance qui semblent appeler des bras pour l'enlacer, à ses yeux ce feu languide des désirs inassouvis, à ses lèvres d'une pâle fraîcheur cette tendre clarté du sourire qui enivre les sens et ferait traverser des abîmes pour l'aspirer dans un baiser d'amour; en un mot, c'est cette attraction, ce charme, cette vie qui confondent la nature dans un embrassement fécond, inépuisable, infini, afin que les générations présentes, avant de s'anéantir et de disparaître, engendrent les générations de l'avenir, et qu'au monde d'aujourd'hui succède le monde de demain.

Parmi les principaux phénomènes résultant de l'action du fluide magnétique sur l'esprit vital, il y en a deux, qui sont la *possession*, nommée aussi sensibilité, et la *transsubstantiation* magnétique. La possession, comme l'indique le nom, est un phénomène par lequel le magnétiseur prend pour ainsi dire possession de la personne de la somnambule, en sorte que ce n'est plus elle qui vit, qui pense, qui veut, mais son magnétiseur, qui vit en elle par son fluide. L'identification devient si intime, que le sujet voit avec les yeux de celui

avec lequel il est en rapport, pense avec son cerveau, entend avec son oreille, souffre, en un mot, de toutes les souffrances qu'il endure. Le magnétiseur qui possède complétement sa somnambule peut illusionner à son gré ses sens par de fausses perceptions ; ainsi nous avons vu un magnétiseur tromper les sens de sa somnambule suivant le désir des assistants, lui faire croire qu'elle marchait sur des charbons ardents ou qu'elle était emportée par une voiture sur la pente d'un précipice, et alors, par sa physionomie, dans l'expression de ses gestes, dans la vérité de son récit, on voyait qu'elle croyait sincèrement être actrice dans ce drame évoqué par l'imagination et la mémoire des spectateurs; d'autres fois, lui donner des ordres, converser avec elle sans le secours d'aucun geste, d'aucune parole; puis tromper ensuite son goût, son odorat, selon le caprice des assistants ; métamorphoser le parquet du théâtre en un parterre de fleurs, changer de l'eau en vin, en liqueur, en huile, en encre, selon le désir de la personne qui était en rapport avec elle. La *transsubstantiation* est un phénomène par lequel, en communiquant à un individu son essence vitale sous forme de fluide, on le fait participant

de sa nature, on lui communique sa substance; car magnétiser, c'est donner sa vie, sa chair, son sang. Suivant la remarque pleine de haute et profonde sagesse de notre ami Bellio, le magnétisme agit homœopathiquement, c'est-à-dire qu'il guérit toutes les maladies nerveuses qu'il développe chez les personnes bien portantes; ainsi il guérit le somnambulisme naturel en lui substituant un somnambulisme artificiel.

Lorsqu'on médite sur les conséquences de la transsubstantiation, on est épouvanté en pensant que le magnétisme est aujourd'hui répandu par toutes les mains. Aussi, souvent des magnétiseurs malsains font descendre la maladie au lieu de la santé; car, de leurs mains étendues s'échappent les effluves d'une substance viciée qui contient un germe de mort au lieu d'un principe de vie. Vêtus d'un vêtement noir, les prêtres portent le deuil des voluptés terrestres, auxquelles ils sont morts volontairement, afin d'être vivants de la vie des saints et de conserver dans leurs membres, comme dans des vases d'élection, à l'abri d'un contact corrupteur, l'esprit de sainteté qu'ils répandent par la bénédiction et l'onction, pour transsubstantier les hommes en Dieu et par Dieu.

L'action magnétique appliquée à l'âme donne naissance à une série de phénomènes infiniment merveilleux. Au nombre des prodiges qu'elle enfante, nous placerons en première ligne les miracles de la seconde vue et de la vision prophétique Dans cette série de phénomènes, on renverse l'ordre normal de l'organisme déchu, en transportant les fonctions de la vie du corps à l'âme par l'engourdissement des sens dans le sommeil et le dégagement de l'être immatériel que l'on nomme âme, qu'on dépouille de l'enveloppe des organes à l'aide d'un principe électrique, qui le réveille et le galvanise. Les actions de l'âme en cet état seront marquées au front d'un signe surnaturel et auront les caractères miraculeux qui distinguent tous les actes de cet ange intérieur. Malheureusement leur production sera irrégulière, inégale, instable, capricieuse, fugace; car une âme galvanisée n'est que le fantôme d'une âme vivante. De là, ces faits renversants, œuvre de l'organisme renversé, paradoxe éclatant lancé à la face du sens commun, qui, à la lueur crépusculaire de la tradition chrétienne, font découvrir à l'esprit, par de larges échappées de lumière, les réalités vivantes de cet autre monde futur dont l'Église

catholique nous entretient perpétuellement et que les merveilles du somnambulisme dégagent des brouillards de la tradition et du merveilleux de la révélation, pour le faire apparaître à nos regards ravis dans sa splendide réalité.

L'ART DE TIRER LES CARTES

Ses paupières battent des ailes
Sur leurs globes d'argent bruni,
Et l'on voit monter ses prunelles
Dans la nacre de l'infini.

THÉOPHILE GAUTIER.

Les dons admirables qui font le voyant se rencontrent ordinairement chez les gens à qui l'on décerne l'épithète de brutes.

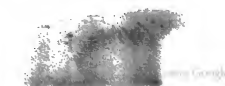
DE BALZAC.

La croyance à la cartomancie comme moyen de prédire l'avenir est, dans les classes populaires de la société parisienne, passé à l'état d'instinct indélébile; comme toutes les superstitions, elle est la superficie des plus hautes vérités. Nous n'avons jamais mis en doute que les roueries du charlatanisme et de la jonglerie ne servent souvent et fructueusement à simuler l'inspiration prophétique et à mystifier l'ingénuité d'un public crédule; mais nous avons toujours, malgré les erreurs régnantes en ce siècle, soutenu qu'il était impossible à l'intelligence d'admettre ce que la révéla-

tion catholique lui révèle de l'organisme mystérieux de la nature humaine, et de mettre seulement en doute qu'il soit possible à l'âme animée du souffle inspirateur de l'esprit d'apercevoir l'avenir. Maintenant il reste néanmoins à examiner comment un jeu de cartes peut dégager l'esprit et inspirer en l'âme une vie qui entr'ouvre ses yeux sur le monde de l'avenir.

En abordant ce sujet épineux, nous sentons sous nos pieds les charbons ardents des bûchers mal éteints de l'inquisition. Néanmoins, nous nous avançons le front serein et le cœur haut; car il est toujours utile d'étudier les moyens employés pour entrer en rapport avec la Divinité; il est indispensable de fermer à jamais les lèvres de l'impie qui a dit en son cœur : « Il n'y a pas de Dieu : *Non est Deus.* »

Semblable à la harpe éolienne perchée à la cime des anciens châteaux de la féodalité et dont les cordes vibraient sous le souffle de l'air qui les traversait, l'homme a en lui les cordes d'une lyre intérieure qui rendent des sons variés selon le souffle qui les impressionne; de là, tous les soins pris par les législateurs religieux afin d'écarter des yeux de la foule tout objet propre à impres-



sionner ses sens et à éveiller voluptueusement en eux les désirs brûlants de la chair, toujours en convoitise avec l'esprit, et leur sollicitude à présenter continuellement à ses regards des images propres à impressionner pieusement les âmes et à éteindre dans les sens les feux de la concupiscence, telle que celle qui représente ce douloureux crucifiement de l'Homme-Dieu, et qu'à chaque pas l'on rencontre sur le sol très-chrétien de la France. C'est animée par l'esprit austère du catholicisme que la police proscrit le nu et saisit d'une main impitoyable les livres obscènes, les gravures licencieuses, comme propres, par leur impression sur les sens des masses, à les pervertir en excitant en elles les plus brutales passions de la chair. Nous reconnaissons l'action du christianisme dans la réprobation qui accueille et déshonore l'immoralité, et dans ce sentiment de décence qui fait que, par une répulsion instinctive, la femme honnête sent le pourpre de la pudeur brûler ses joues à la simple audition d'un propos lascif. Le sergent de ville qui saisit par le bras et enferme au violon la danseuse qui, emportée par l'orchestre dans sa gentillesse scabreuse, a levé la jambe trop haut, est encore animé par cette ascétique austérité du

dogme catholique qui proscrit tout ce qui alimente et fortifie la concupiscence charnelle au détriment de l'âme. Mais, lorsque la police vient saisir chez une cartomancienne ses cartes comme des instruments de crime dangereux pour les mœurs et le salut de l'État, elle fait un acte peut-être conforme à l'esprit d'un obscurantisme décrépit, mais opposé à l'esprit chrétien ; car, comme nous allons le démontrer, les cartes ne vivifient pas les sens au détriment de l'âme, mais l'âme au détriment des sens ; elles contiennent à l'état latent le feu sacré de l'inspiration dont la flamme increéée fait les prophètes.

Les cartes employées par les cartomanciennes pour prédire la destinée prennent le nom de tarots ; elles sont au nombre de soixante-dix-huit, et leur ensemble est connu sous le titre de livre de Thot. Les caractères hiéroglyphiques qui les décorent sont incompréhensibles pour la vue bornée des sens ; elles contiennent la haute sagesse de l'antique Orient et révèlent à l'initié les mystères les plus cachés de Dieu, de la nature et de l'homme. Ceux qui, en Assyrie et en Perse, en avaient connaissance étaient, sous le nom de mages, considérés comme des interprètes divins, comme les inter-

médiaires sacrés entre les hommes et la Divinité. La haine des savants contre les sages tient à ce que, tandis que la science borne ses curieuses investigations à la nature physique et au monde palpable, la sagesse, grâce que Dieu fait à quelques êtres privilégiés, ouvre les yeux de l'âme sur la nature impalpable et fait parvenir l'intelligence jusqu'au sein de ce monde invisible où l'on saisit avec précision les traces de tout ce qui a existé, la cause de tout ce qui est, les germes de tout ce qui sera. La philosophie matérialiste a beau décocher les flèches perfides de son ironie contre ces nouveaux mages qui, guidés par la lumière de l'étoile de vérité, ramènent de nouveau les populations détrompées au berceau de Jésus, l'éclectisme est mort et ses efforts sont impuissants ; le besoin d'une philosophie qui explique à l'homme l'énigme de sa destinée dans le temps et dans l'éternité est dans toutes les âmes. A la seconde moitié du dix-neuvième siècle est réservée la gloire d'arracher de son piédestal séculaire le vieux sphinx et de le forcer à parler pour révéler à l'homme d'où il vient, ce qu'il est, où il va.

Sous l'Empire, mademoiselle Lenormand popularisa, dans les hautes classes de la société, la

croyance à la cartomancie par l'éclatante réalisation de prédictions faites à plusieurs hauts personnages. Née à Alençon en 1768, elle fut successivement envoyée, par sa belle-mère, dans plusieurs couvents de Paris pour y faire son éducation; de retour dans sa ville natale, on la mit en apprentissage chez une couturière. Mais, n'ayant pu s'accoutumer aux travaux d'aiguille, poussée par une force surhumaine vers l'étude des sciences divinatoires, elle revint à Paris, où elle se livra à la cartomancie, art dans lequel elle ne tarda pas à se faire une immense réputation. Les prophéties de mademoiselle Lenormand à Hoche, à Lefebvre, à Camille Desmoulins, à Talien, à Joséphine de Beauharnais, se sont réalisées dans leurs moindres détails. Nous allons faire connaître son mode de tirer les cartes, qui est encore celui suivi par les cartomanciennes modernes, telles que mesdames Clément, Lelièvre, Talbert, et plusieurs autres.

La cartomancienne se tient dans son cabinet de manière à pouvoir saisir d'un coup d'œil rapide, par l'ensemble des traits de son consultant, l'idée qui l'amène, sa position sociale, son caractère : en un mot, prendre connaissance des traces que

le passé de son existence a laissées en lui ; puis elle le prie de s'asseoir en face d'elle, devant une table recouverte d'un sombre tapis vert. Alors, saisissant d'une main crispée son jeu de cartes, elle prie son consultant de couper ; puis, en étalant les cartes à l'envers, elle lui dit d'en choisir un nombre déterminé. Tandis qu'elle les range devant elle en demi-cercle, elle l'interroge sur la fleur et l'animal qu'il préfère. Après le courant sympathique établi par ces quelques mots échangés, elle porte un regard sur ces tarots nommés livre de Thot, mot égyptien qui signifie *tout*. En effet, il comprend tout : Dieu, la nature et l'homme; sa vertu est semblable à celle du trépied qui inspirait les pythies, car, arc aux couleurs flamboyantes, il rayonne en tous sens le feu de l'inspiration et révèle la destinée de celui qui vient de le couper par ses cartes étalées, qui en présentent le programme aux yeux inspirés de la prophétesse.

Ces cartes n'exercent aucune action sur les natures qui ne sont pas prédestinées, par leur organisme, leur genre de vie et la grâce de Dieu, au phénomène de l'inspiration, qui met l'âme, pour un moment, hors de sa prison charnelle. La vertu

des cartes et leur influence est visible pour les yeux les moins exercés. En effet, la cartomancienne remue ses tarots avec une furie concentrée, une rage sourde qui annonce que l'esprit l'envahit ; sa main tourmente sa baguette noire, sa respiration est haletante, oppressée, son regard s'allume et pénètre jusque dans les replis les plus profonds de la conscience du consultant ; souvent même le souffle inspirateur qui convulse tout son être produit un si violent désordre physiologique, un si complet bouleversement de tout l'organisme, que l'œil se renverse en dedans de son orbite, comme chez les Écossais quand ils font acte de seconde vue, et devient d'un blanc terrifiant. La voix, intérieure et caverneuse, rend alors des sons qui semblent venir du fond d'un sanctuaire, et les traits, violemment contractés, arrivent à une si livide pâlidité, que l'on serait disposé à admettre que l'âme, pour apercevoir le monde de l'avenir, doit toujours échapper à l'oppression des sens et aux réalités pesantes du monde terrestre. Peu à peu l'esprit, sous forme de fluide subtil et lumineux, s'est dégagé de chacune de ces cartes, a fait irruption en elle, s'est emparé de son âme, à laquelle il a communiqué la puissance et la vie ; le

souffle de l'inspiration a emporté la brute grossière et ignorante, et n'a laissé à sa place qu'une prophétesse dont l'âme a des ailes pour franchir les distances de temps et d'espace, dont l'esprit parcourt les siècles et l'univers et en décrit les merveilles avec une étonnante poésie d'expression, une surprenante magnificence d'images. En cet état, elle peut détailler le passé de son consultant, esquisser son présent et prophétiser son avenir. La consultation terminée, l'esprit se retire, la crise s'apaise, l'exaltation éteint ses torches intérieures, le nuage des sens revoile de nouveau la vue de l'âme; son œil, revenu à son état habituel, promène un regard ébloui sur tout ce qui l'entoure; elle semble étonnée des réalités qui l'environnent comme au sortir d'un songe. En effet, il faut que les sens soient endormis et comme insensibles aux actualités du monde présent, pour que l'âme puisse, s'arrachant à leur oppression, et sur les ailes de feu de l'inspiration, s'envoler dans le monde de l'avenir.

Madame Lelièvre, une des plus inspirées cartomanciennes que nous ayons connues, et qui est morte il y a environ quatre ans, a écrit que les cartes étaient une *chaîne parlante* à l'âme de la

prophétesse, et lui indiquaient le passé, le présent et l'avenir du consultant. Il arrive à toutes les cartomanciennes de se tromper, car l'inspiration n'est qu'une lueur sans cesse vacillante, et il n'y a d'infaillible ici-bas que Dieu seul. La cause de leur inclairvoyance est due souvent à l'inquiétude de leur esprit, car il est nécessaire que les sens soient plongés dans un sommeil silencieux, que ne troublent ni les bruits du monde ni le choc des intérêts terrestres, pour que la prophétesse puisse entendre la voix de l'esprit parlant à son âme. L'insuccès vient aussi souvent de ce que le consultant apporte un esprit distrait ou rempli de défiance ou d'indécision; alors la cartomancienne, qui, comme la somnambule, est en communion d'esprit avec son consultant, ne peut puiser dans la foi de ce dernier la force nécessaire pour lever le voile de l'avenir. Il ne faut pas, dans ce cas, qu'elle se désole et qu'elle se croie à jamais abandonnée de l'esprit d'inspiration, car on lit dans l'Écriture sainte que l'esprit de Dieu *va et vient*.

Il y a beaucoup de cartomanciennes qui, pour prédire l'avenir, se servent de miroir magique, de boule en cristal, de vase rempli d'eau. Ce moyen est très-facile à expliquer. En effet, nous

avons démontré que l'esprit vital émis par des passes magnétiques dégageait l'âme des liens terribles de la chair et amenait l'homme à l'état de lucidité somnambulique ; nous avons démontré que les cartes inspiraient en l'âme un souffle de vie qui amenait la cartomancienne à l'état de vision prophétique. Maintenant, si, fixant l'attention et la vue sur un miroir, on recueille, par un recueillement intérieur, la vie en l'âme, on arrive à cet état d'intuition contemplative dans lequel l'âme vivifiée, dégagée de sa prison charnelle, entre en communion avec les idées intimes de l'homme, se transporte dans n'importe quel lieu du monde, entre en rapport avec le personnage qu'il a plu au consultant d'évoquer. Dans l'Orient, on se livre avec succès à ce genre de magie divinatoire, seulement, on emploie l'encre au lieu d'eau, et l'on invoque les esprits à l'aide de parfums. C'est une croyance des religions orientales que les parfums attirent les esprits angéliques ; on lit même à la messe : « Par l'intercession du bienheureux archange qui est debout à la droite de l'*autel des parfums.* »

Dans ses *Parents pauvres*, Balzac, ce studieux observateur des mœurs de son siècle, a écrit : « Le

peuple et beaucoup de gens d'esprit, les femmes surtout, continuent à payer leurs contributions à la mystérieuse puissance de ceux qui peuvent soulever le voile de l'avenir. » Malheureusement, comme dans le magnétisme, il existe des charlatans qui, à l'aide de manœuvres frauduleuses, exploitent cette croyance et se servent de la cartomancie comme d'une arme pour extorquer l'argent de leurs consultants trop crédules.

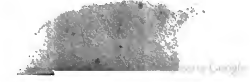
Il y a une classe, dans la société, que l'on décore du titre passablement gracieux de Dames aux camélias (1), qui a une confiance sans bornes dans les cartomanciennes, qu'elles prennent pour di-

(1) Ce nom est donné aux femmes qui font commerce de leurs charmes et vivent de la vente plus ou moins quotidienne de leur beauté, depuis le colossal succès que notre ami Alexandre Dumas fils a remporté au théâtre du Vaudeville, en traçant dans une pièce qui portait le titre de la *Dame aux Camélias*, avec une merveilleuse variété de détails, cette vie d'orgie fiévreuse, d'ivresse bruyante, d'amours fugitifs, qui consume, use et flétrit les courtisanes, quand elle ne les tue pas, comme Marguerite Gautier; et en y prouvant, suivant le mot d'une femme très-spirituelle, cette grande vérité, qu'ici-bas le monde est impuissant à relever la femme tombée, et qu'il ne lui reste que la religion pour lui dire à l'heure de la mort, comme Jésus à la courtisane repentie : « Il te sera beaucoup pardonné, car tu as beaucoup aimé. » Car, pour relever la pécheresse, il faut la main du Christ et le cœur d'un Dieu.

rectrices de leur conduite, et qu'elles viennent consulter dans toutes les circonstances de leur vie orageuse, et auxquelles elles demandent des philtres pour augmenter l'amour fugitif d'un amant volage, ou des charmes pour attirer dans leur filet l'entreteneur libéral. Aussi, sous les palmiers dorés du jardin Mabile, que le gaz anime de sa séve de feu et couvre, à la nuit, de dix mille fleurs de lumière, au milieu de ces séduisants massifs de fraîches et jolies toilettes de femmes jeunes et décolletées, on voit, au sommet d'un mystérieux labyrinthe de verdure, briller d'une lumière fantastique un frêle et élégant belvédère en verre de couleur représentant des figures cabalistiques : c'est le temple de l'avenir de ce paradis de volupté, de cet Éden enchanté, où, comme dans l'île de Paphos, la beauté découvre la vivante tentation de ses épaules blanches et nues, où, tandis que la bacchante, aux sons fougueux d'un orchestre entraînant, grise les sens par l'ardeur passionnée de ses mouvements, l'audacieuse lascivité de ses attitudes provoquantes et le voluptueux dévergondage de sa danse, la courtisane irrite les désirs par la mollesse énervée de sa pose alanguie, la douce et mourante

lueur de son regard velouté, la pâleur rosée de son teint et la grâce efféminée de son sourire; dans ce pavillon aux brillantes couleurs est le magicien à robe de velours noir, constellée de bijoux talismaniques, et à grande barbe blanche, qui dit l'avenir, mot fatal qui fait blêmir la joue sous le fard et battre le cœur sous le corsage de satin; car l'avenir, pour ces belles et luxurieuses pécheresses, n'est jamais le bonheur, quelquefois le plaisir, et très-souvent la misère.

La prophétie de ce devin est la même pour chacune de ces femmes; il n'est pas difficile de leur dire leur bonne aventure, car dans cette vie de caprice et de fantaisie il existe une fatale uniformité. Il ne faut pas être sorcier pour leur dire que leur jeunesse s'est presque toujours passée dans ces rudes travaux de la plus humble condition sociale; que, devenues jeunes femmes, un beau jour, se sentant belles, elles l'ont abandonnée en la personne de leur mari ou de leurs parents pour suivre un riche et beau séducteur qu'elles ont aimé de toutes les forces de leur âme, mais qui les a trahies, et, pour se débarrasser d'elles, les a perdues dans ce monde des plaisirs faciles, où les murmures passionnés, les regards brûlants, ac-



cueillent la beauté, mais la dépouillent de sa pudeur et la lancent à bride abattue dans le ruineux steeple-chase du luxe ; qu'aujourd'hui leurs charmes sont cotés et qu'elles mènent une vie de plaisirs où elles gaspillent l'or des fils de famille, où elles effeuillent une à une les illusions de leur cœur, où elles éteignent leur âme et épuisent la vie en leurs veines : qu'un jour viendra où, après avoir ruiné et désespéré un assez grand nombre de ces pauvres jeunes gens, elles apercevront avec terreur dans la glace de leur miroir leur joue amaigrie et décolorée, leurs yeux éteints et cernés, leur beauté dégradée, leur jeunesse fanée, et qu'elles sentiront avec effroi que leur aspect n'allume plus dans les regards la flamme ardente du désir. Alors commencera pour elles une vie de misère et de privations, qui, en peu de temps, les rendra assez méconnaissables pour qu'elles n'étonnent pas les regards sous les haillons hideux de balayeuses des rues. Le rôle des cartomanciennes, au lieu de soutirer de l'argent à ces femmes, doit être de profiter de leur confiance pour les arrêter sur les bords de l'abîme, éclairer leur conscience, leur tendre une main secourable, qui les aide à éviter les périls de la route, car il n'y

a pas une seule de ces femmes qui, bien conduite, arriverait à la misère et à l'hôpital.

Les devins et les devineresses sont presque toujours des mendiants, des vagabonds, des êtres dont la chair usée, desséchée par la misère et les privations, laisse échapper l'âme à sa domination; les prophètes, les voyants, appartiennent à la classe la plus humble, la plus pauvre, la plus illettrée; car Dieu, voulant abaisser l'orgueil des puissants et montrer la vanité de la science, élève les petits et les humbles de cœur à la dignité de prophètes, et converse dans les songes avec ceux qui, comme Jacob, ont pour oreiller la pierre du chemin.

MOYENS DE CONNAITRE L'AVENIR

PAR LES SONGES

Le songe est la vision d'une âme qui veille dans un corps endormi.

C'est une croyance commune de tous les peuples, et, de plus, une vérité primordiale que nous allons entreprendre de rendre visible, dans ce chapitre, aux yeux de l'intelligence en lui prouvant victorieusement que, dans le silence des sens endormis, le réveil de l'âme se manifeste par un acte miraculeux de vision que l'on nomme songe. L'avenir est caché, Dieu seul le connaît; néanmoins l'âme, dégagée par un sommeil bienfaisant de la servitude du corps, déchiffre quelquefois d'une manière pénible quelques lignes du livre de l'avenir.

La lumière, il est vrai, qui éclaire l'âme pendant le sommeil est trop fugitive, pas assez nette



ni assez brillante pour qu'elle puisse saisir dans l'ensemble de leurs détails les événements futurs;; ensuite elle n'est pas assez dégagée des sens et de leur domination aveugle pour qu'elle ne participe pas en quelque chose à ce phénomène de vision surnaturelle. C'est pour cette raison que les songes présentent l'avenir d'une manière symbolique, car le songe ne peut le saisir qu'à travers le voile d'une révélation qui le lui montre en le recouvrant d'une allégorie propre à impressionner les sens et à graver son image sur les tables de la mémoire. Nous croyons nécessaire de signaler une confusion déplorable parmi les hommes d'un esprit superficiel qui leur fait employer le mot *rêve* dans le même sens que le mot *songe*. La différence entre ces deux phénomènes du sommeil a cependant l'immensité qui existe entre le ciel et la terre, le fini et l'infini. Le songe est une vision de notre âme débarrassée, par l'assoupissement des sens et le sommeil des organes matériels, de l'empire exercé durant l'état de veille par le corps sur elle ; le rêve, au contraire, n'est qu'un travail incohérent du cerveau qui n'est pas guidé par la raison. Aussi, tandis que les songeurs ont été vénérés par tous les peuples comme

des prédestinés et des interprètes de la Divinité, les rêveurs, au contraire, ont toujours été considérés comme des infortunés dont le cerveau, dérangé dans son invisible mécanisme, ne pouvait plus penser. En un mot, le titre de songeur est sublime, celui de rêveur est ridicule.

Les rêves étant presque toujours déterminés par la concentration de l'esprit de vie, source de la pensée, sur une faculté, on peut en tirer cette conclusion que le cerveau continue, dans le sommeil, le travail commencé dans l'état de veille, et le poursuit avec la divagation effrénée d'un coursier qui a cessé d'être guidé par la sage main de la raison qui sommeille en ce moment.

Les songes ont eu, dans la plus haute antiquité, un crédit si considérable, qu'ils servaient de motif aux plus importantes déterminations, et, dans leur croyance, songer était synonyme de converser avec Dieu. Cependant les anciens étaient loin de considérer tous les songes comme célestes. Ainsi, Platon fait dire à Socrate : « Écoute le songe que j'ai eu afin de décider s'il a passé par la porte de corne ou par celle d'ivoire, c'est-à-dire s'il est vrai ou faux. » Pour tout esprit intui-



tif l'erreur n'a pas la même apparence que la vérité, et il est impossible de confondre les fantaisies chimériques de l'imagination avec une vision de l'âme. C'est pour cela que saint Augustin rapporte que sa sainte mère discernait aisément, dans les songes qu'elle avait, les révélations qui lui venaient de Dieu d'avec les suggestions de son imagination. Le peuple grec croyait aux songes, mais il n'y croyait pas en aveugle, il y croyait en peuple éclairé de la lumière de la vérité, comme nous le voyons dans ce passage si remarquable de Xénophon où il dit : « Rien ne ressemble plus à la mort que le sommeil : c'est alors que l'âme se montre toute divine, et qu'elle voit les choses futures comme si elle était entièrement libre. » Et Platon, que les siècles ont nommé le Divin, et que nous nommerons, en changeant une lettre, le Devin, a proclamé que « la fureur de l'inspiration divine l'emportait sur la sagesse des hommes. » Chaque jour nous rencontrons des femmes qui nous disent : « Dieu m'envoie en songe l'avertissement de tout ce qui doit m'arriver. » Au lieu de regarder ces femmes comme des esprits faibles et superstitieux, nous les regardons comme des êtres chéris de la Divinité, qui daigne conver-



ser avec leur âme réveillée par le sommeil des sens.

Ce qui a répandu la croyance que Dieu dévoilait les événements futurs à l'âme pendant le sommeil du corps, ce sont les nombreux passages de la Bible, livre qui se trouve dans toutes les mains, et dont les opinions passent généralement pour les oracles de la divine vérité. Nous avouons qu'il est difficile de ne pas y croire après ces paroles du livre de Job : « Dieu parle pendant les songes et dans les visions de la nuit. Lorsque les hommes sont accablés de sommeil et qu'ils dorment dans leur lit, c'est alors que Dieu leur ouvre l'oreille, qu'il les avertit et les instruit de ce qu'ils doivent savoir. » Et ces mots du livre de Joël : « Je répandrai mon esprit sur toute chair; vos fils et vos filles prophétiseront, *vos vieillards seront* instruits par des songes et vos jeunes gens auront des visions. »

Fils du dix-neuvième siècle, nous avons dans notre enfance sucé le lait de la sagesse dans les saintes Écritures; ce lait est devenu la chair de nos os, le sang de nos veines : l'inspiration qui dégage l'âme du corps endormi ou simplement engourdi est donc trop inhérente à notre nature

pour la réfréner, aussi, nous arrive-t-il souvent, semblables au coursier de race, qui mord rageusement son frein et frappe la terre d'un pied fringant, impatient qu'il est de s'élancer bondissant à travers la campagne, de sentir l'esprit se saisir de nous, et nous emporter dans les régions inconnues du monde surnaturel. C'est une suprême béatitude d'aller ainsi chercher la vérité au delà des sphères créées sur l'aile de l'inspiration : c'est une prédestination divine.

INITIATION

DES DEVINS CHEZ LES SAUVAGES

Une église de plus, un bagne de moins.
ADOLPHE D'HOUDETOT.

Nous avons adoré l'esprit de Dieu au moment où il promenait l'éternelle majesté de sa lumière créatrice sur les eaux de l'abîme ; nous avons constaté les traces de sa puissance thaumaturgique dans le temps, il nous reste maintenant à prouver son existence dans l'espace ; cela fait, nous serons en droit de revendiquer loyalement à la face du ciel le titre glorieux de catholique. La catholicité, c'est le sacre de tous les hommes qui vivent sur la planète la Terre dans la lumière incréée et divine de Dieu. Nous allons, à la suite du célèbre navigateur génois, traverser les mers et tourner notre proue vers un nouveau monde, et nous y aborderons avec lui, nous pénétrerons parmi les peupla-

des les plus sauvages ; là nous retrouverons un ensemble de pratiques destinées à développer la vision prophétique ; car, frappés comme le reste de l'humanité par la déchéance originaire, ces fils d'Adam pécheur ont senti de tous temps la nécessité de rentrer en relation avec la Divinité et de conclure ce pacte d'alliance qui, sous le nom de religion, relie la créature déchue à son créateur ; car, de même que dans notre précédent ouvrage, nous avons constaté que c'était chez les êtres les plus humbles, les plus pauvres et les plus souffrants que Dieu prenait plaisir à faire luire une lumière plus vive de son inspiration, dans celui-ci, le cœur ému de reconnaissance, le regard onctueux d'amour et de pieuse tendresse, nous remercierons ce Dieu que nous aimons tant de ce que, dans sa justice éternelle, il ait fait rayonner sa grâce en l'âme de ces pauvres peuplades errantes loin des nations civilisées, afin que du fond de leurs forêts incultes elles ne soient pas déshéritées de l'indicible béatitude de vivre en lui et de lui dire avec l'Écriture : « Notre Père, qui êtes au ciel. »

L'initiation, comme l'indique la racine étymologique du mot, est le *principe*, le *commencement*, en

un mot, l'entrée de la voie douloureuse qui conduit à la faculté prophétique. Il y a trois étages, trois degrés, trois grades, pour arriver théurgiquement à cet état de vision béatifique où le voile du mystère tombe à la lueur des flambeaux de l'initiation et où l'homme, âme vivante, ange de lumière, dans les ravissements ineffables de l'extase, converse avec son Dieu face à face. Ces trois états sont mortification, régénération et intuition prophétique. Les sauvages, au rapport de tous les missionnaires qui les ont évangélisés, ont un système de mortification, de régénération, qui ne peut manquer de les faire arriver dès cette vie à l'état bienheureux de vision intuitive. Le cœur se glace de terreur quand on voit que les sauvages sont tous plus près de Dieu que les nations civilisées de l'Europe moderne; car, aujourd'hui que nous venons parler de lumière de la grâce, de renaissance spirituelle, de la vivification des âmes, on nous écoute avec le sourire de l'étonnement sur les lèvres, on nous prend pour un novateur, tant l'éternelle vérité paraît aux hommes qui vivent dans l'erreur une chimérique nouveauté; peu de livres aussi sérieusement abstraits que celui-ci ont été publiés, et cependant,

des femmes, de leurs blanches et douces mains, le feuilletteront, car il contient le mot dernier de la destinée humaine, qui est Dieu faisant sentir sa présence en l'âme dès cette vie. Et, si la femme n'a pas un cerveau qui calcule, elle a un cœur qui aime. C'est une jolie biche blanche, qui, fatiguée d'avoir parcouru, dans sa course vagabonde, les escarpements audacieux des rochers, se couche, gracieuse et nonchalante, la bouche entr'ouverte, les narines dilatées, et aspire l'amour, souffle de l'Éternel.

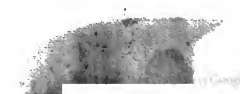
Dans toute société, quelque sauvage qu'elle soit, il y a des hommes qui sont vénérés comme les intermédiaires entre la créature déchue et son créateur ; ces hommes, connus sous le nom de prêtres, ont leur âme assez dégagée des choses de ce monde pour être en rapport médiat avec la Divinité ; l'esprit de Dieu, qui repose en eux, donne à leur âme des yeux célestes pour voir l'avenir, et à leur essence une vertu *curative* sur les maladies qui leur a fait donner en France le nom de *curés ;* leur main délie les âmes des liens charnels du péché, et les rend vivantes en les animant de la vie spirituelle de la grâce. Les sauvages avaient des prêtres qu'ils formaient et mettaient en rap-



port avec la Divinité, à l'aide d'une initiation mystérieuse dont nous allons cependant approfondir les arcanes les plus secrets. Toute l'initiation des peuples sauvages se divisait en deux parties : la première, nommée expiation, regardait le corps; la seconde, sanctification, regardait l'âme. Dans l'état d'expiation, qui est véritablement un état de pénitence, l'aspirant récipiendaire se tient dans la retraite et dans le silence, il jeûne rigoureusement, et se sèvre des plaisirs permis du mariage, il fait un aveu de ses crimes et passe par plusieurs purifications qui représentent l'état d'une mort mystique. Les peines de l'expiation sont toujours en raison directe des fautes commises; seulement, par une des lois les plus augustes de l'ordre spirituel de la grâce, et que les cabalistes seuls connaissent en ce siècle dans le mode d'expiation, non-seulement de l'initiation des sauvages, mais de l'initiation de tous les peuples, l'aspirant expie dans les tourments de la contrition corporelle non-seulement les fautes qui lui sont personnelles, mais encore les crimes inexpiés de ses ancêtres, accumulés sur sa tête et dont il porte le poids. Savez-vous pourquoi le sauvage s'est enfoui dans ce bois sombre, pourquoi il jeûne, se frappe la poitrine,

et déchire sa chair? c'est que ses ancêtres ont corrompu leur sang, et conséquemment lui ont transmis un corps souillé dont il a hâte de se délivrer, comme jadis Hercule avait hâte de se dépouiller de la tunique empoisonnée du centaure Nessus, qui envenimait jusqu'à la moelle de ses os.

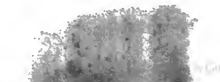
Dépouillés du corps matériel par l'expiation, les sauvages travaillent à vivifier leur âme par les procédés d'une sanctification analogue à celle des mages. Les expiations et toutes les épreuves des initiations ont eu pour résultat de détacher l'âme de toutes les choses corruptibles, grossières et charnelles; cette âme, purifiée de ce qu'il y avait en elle de terrestre par la contagion des sens, et rendue progressivement à l'état primitif de sa nature spirituelle par la sanctification, est enfin admise à la communication intime avec Dieu, qui se manifeste en elle par l'effusion de sa lumière, de son amour, de sa puissance, de sa grâce, afin de la récompenser dès cette vie des combats qu'elle vient de soutenir pour lui. Les initiés sauvages, au rapport des saints missionnaires que nous avons feuilletés à ce sujet, sont vénérés comme des représentants de Dieu sur la terre ; on les consulte comme les oracles prophétiques de la Divinité. Aussi



l'initiation chez toutes les nations sauvages était une école de divination, d'où l'on tirait les capitaines, les rois, les prêtres; car ils pensaient avec sagesse que, pour conduire une armée à la victoire, il faut ce coup d'œil de l'aigle planant dans l'espace qui est la vue prophétique de l'âme; or, l'initiation ouvre les yeux de l'âme; pour être grand roi, il faut imiter Dieu roi du ciel et de la terre; or, l'initiation met l'âme en rapport avec Dieu; pour être prêtre, il faut posséder la grâce de Dieu, car la mission d'un prêtre est de la répandre en flots de lumière sur les hommes prosternés; or, l'initiation est le moyen employé par tous les peuples pour acquérir les dons précieux de la grâce; enfin, pour être devin, il faut voir l'avenir; or, l'initiation fait de l'homme une âme vivante, dont l'œil pénètre le temps et l'espace: en un mot, suivant la parole d'un illustre jésuite, le père Laffiteau, l'initiation aux mystères est une école de prophétie qui renferme tout l'essentiel et tout l'esprit de la religion, dont ceux qui ne sont pas initiés ne voient que l'écorce.

Non-seulement, les Iroquois, les Hurons, les Caraïbes, ont une définition de l'âme qui concorde parfaitement avec la nôtre, quand ils proclament

que c'est un être de la nature des génies et des esprits qui peuplent le domaine du monde surnaturel; mais, de plus, ils pensent que, dans le sommeil, elle parvient à se dégager de l'enveloppe matérielle où elle est renfermée; qu'alors elle traverse les mers, pénètre dans les lieux les plus inaccessibles et les mieux fermés, se transporte dans le passé et dans l'avenir sans difficulté aucune, car, étant immatérielle, elle ne peut être limitée par les obstacles matériels de temps et d'espace; aussi, comme dans les temps du paganisme, en vertu de cette croyance, les devins sont regardés par eux comme des sages qui ont la science des choses divines et humaines, qui connaissent l'efficacité des plantes, des pierres, des métaux, et toutes leurs vertus occultes, pénètrent tous les secrets de la nature, sondent le fond des cœurs, saisissent les idées les plus intimes des hommes, prévoient l'avenir et entretiennent un commerce intime avec les dieux; de plus, l'austérité de leurs mœurs, l'air inspiré de leur visage, achèvent de les faire vénérer des sauvages comme des oracles, organes de la Divinité sur la terre. Nous voyons, dans les relations des missionnaires que nous avons sous les yeux, que l'initiation des devins



chez les Caraïbes était très-douloureuse : « Celui qui aspire à être devin est premièrement mis chez un ancien, il y demeure fort longtemps pour être instruit par lui : cette espèce de noviciat dure quelquefois dix ans. Quand le temps des épreuves est venu, on le fait jeûner la première année avec une rigueur inouïe ; sa seule nourriture est du millet bouilli ; la seconde, il mange quelques crabes avec son pain ; la troisième, quelques petits oiseaux, passe les nuits à prier ; enfin, l'âme finit par rayonner à travers son corps délabré, ombre, spectre, squelette ambulant. Le devin, chez les sauvages, est un fantôme qui glisse entre la terre et le ciel, le temps et l'éternité, dont il divulgue les impénétrables mystères. »

ÉTUDES SUR LA SCIENCE DIVINATOIRE

NOMMÉE CHIROMANCIE

Dieu a mis dans la main de tous des signes, afin que chacun ait la connaissance des œuvres auxquelles il est destiné.

Livre de Job.

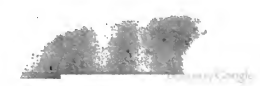
Chez tous les peuples de l'univers nous voyons que l'étude des lignes qui rayent la paume de la main et de la forme des doigts a préoccupé les esprits les plus profonds. Ces signes sont, de plus, par les saintes Écritures, considérés comme des hiéroglyphes tracés par la Divinité afin d'apprendre à chaque homme l'œuvre à laquelle Dieu l'a destiné ici-bas. Jusqu'à présent, la faculté prophétique n'a été pour nous qu'un état pathologique, une crise convulsive pendant laquelle le souffle de l'inspiration dégageait l'âme de l'enveloppe matérielle des sens. Pour rendre visible et palpable cette explication, nous avons démontré que

l'âme, étant de la nature des anges et des esprits, jouissait des priviléges dus à l'immatérialité de sa substance angélique, et qu'elle saisissait l'avenir d'une manière encore incomplète et irrégulière, gênée qu'elle est par le corps où elle est renfermée. Maintenant, nous allons étayer l'inspiration de la combinaison.

Les esprits doués du sens de l'observation ont remarqué que chaque race, chaque condition, chaque état, avait des mains qui lui étaient propres; enfin, que la main, non-seulement était un microcosme contenant l'homme en abrégé, mais une carte où étaient tracées, à l'avance, les différentes particularités de la vie de chaque homme; et ils ont donné à l'explication des signes de la main touchant la destinée le nom de chiromancie (divination par la main). Démontrons, avant de transcrire l'opinion de ces doctes esprits, que cette science est profondément rationnelle.

Parmi les maux qui rongent, comme une lèpre vive, le cœur des hommes de ce siècle, le plus acharné est le vague en matière de croyance produisant la religiosité. Ennemi déclaré de l'indéterminé, chaque fois que nous avons pris notre

plume, nous nous sommes efforcé de rendre palpables les réalités mystérieuses du monde surnaturel. Dans notre *Perfectionnement physique de la race humaine*, nous avons démontré à la raison que la figure était le relief de l'être moral et de l'être intellectuel, et expliqué par quel procédé invisible les idées et les sensations, en produisant la physionomie, laissaient une empreinte visible aux traits du visage, qu'elles dégradaient par leur bassesse, ou qu'elles poétisaient par leur élévation. La main a sa physionomie comme la figure; seulement, tandis que le visage, comme le cerveau, ne contient les traces que du passé et du présent, la main, plus longue à former, l'est aussi infiniment plus à déformer; aussi Job avait-il raison quand il disait que dans la main de chaque homme Dieu avait écrit sa destinée. Les mains sont un blason vivant que la mère transmet à sa fille comme un héritage traditionnel : c'est le signe le plus caractéristique de la race. Les mains des familles aristocratiques diffèrent essentiellement de celles de la bourgeoisie et du prolétariat; ainsi, des mains distinguées sont des lettres de noblesse qui témoignent de la gloire des ancêtres.



La main est le résumé de la physionomie humaine ; c'est, de plus, un lien d'union entre deux êtres. Aussi, tendre la main a été considéré par tous les peuples comme une preuve d'amitié, un gage d'alliance, un signe de sympathie, et refuser une main qui est offerte est une sanglante injure ; c'est un témoignage éclatant de mépris et de la résolution où l'on se trouve d'éviter tout rapport avec un individu. La main est sillonnée, dans sa paume, d'une infinité de petites lignes, mystérieux hiéroglyphes qui, joints à la forme des doigts, sont les caractères dont le Tout-Puissant s'est servi pour écrire la destinée de chaque homme, afin que, à force de courage persévérant et de vertu, il puisse, profitant de cet avertissement, éviter les abîmes du mal, qui s'ouvriront menaçants sous ses pas. On tire deux sortes de divinations par les mains : la première, dite chiromancie inspirative, consiste à donner la main à un bohème, à une diseuse de bonne aventure, à une égyptienne ou à une somnambule ; celle-ci la tient quelques minutes dans les siennes, s'inspire de la lumière du fluide, de l'esprit de chaleur qui s'en dégage, et elle vous raconte votre passé, votre présent et votre avenir. La seconde manière,

dite chiromancie observative, est la destinée diagnostiquée d'après l'inspection des formes et des combinaisons que présentent les lignes de la main, la paume, les jointures, les montagnes, les doigts et les ongles. C'est cette science que nous allons étudier sous le nom de chirognomonie. Pour dire qu'une jeune fille s'est mariée, on dit qu'elle a donné sa main, admirable profondeur du langage, qui, pour montrer que le mariage unit indissolublement, se sert du mot main, qui, dans tous les temps, a été le symbole de l'avenir ! C'est comme si on disait : Elle s'est unie pour l'avenir des siècles. Le mot *manùs*, main, a fait le mot *manere*, demeurer. La main est un manuscrit qui contient les différentes péripéties de la vie ; il est possible à l'homme d'énergie d'en corriger les défauts, avant que, par des actes, il ne soit rendu public.

Un homme remarquable par la haute sagacité de son esprit, la justesse de son jugement, et surtout la patiente opiniâtreté de ses observations, le capitaine d'Arpentigny, dans un ouvrage intitulé la *Chirognomonie*, a donné le moyen de reconnaître les tendances de l'intelligence d'après les formes de la main ; son livre est plein de re-

marques dont l'expérience nous a démontré l'entière exactitude.

Il a divisé les mains en sept catégories :

La main élémentaire ;
La main en spatule ;
La main artistique ;
La main utile ;
La main philosophique ;
La main psychique ;
La main mixte.

Nous allons déterminer les signes caractéristiques de chacune de ces mains.

La *main élémentaire*, comme l'indique son nom, est la main de la classe la moins élevée en civilisation ; sa paume est d'une ampleur, d'une épaisseur et d'une dureté excessive ; les doigts en sont gros et dénués de souplesse, ce qui annonce que ceux qui en sont doués sont destinés au labourage, au soin des étables ; en un mot, à la longue suite des travaux grossiers. Leurs goûts sont simples et leur intelligence est nulle ; leur destinée sera d'être dans une condition inférieure aux autres : la guerre seule peut leur présenter un hasard heureux.

La *main en spatule* est une main dont les pre-

mières phalanges de chaque doigt offrent la forme d'une spatule; elle appartient à cette race éminemment active, dont l'existence est un mouvement perpétuel; en temps de guerre, ceux qui en sont doués sont soldats; en temps de paix, ils sont artisans; s'ils sont riches, ils emploieront leur activité à chasser, à monter à cheval, à se livrer aux amours faciles; les joueurs de billards, les danseurs des bals publics, les professeurs d'escrime, ont presque tous des mains spatulées.

La *main artistique* a des doigts assez volumineux à leur première phalange qui vont en s'amincissant jusqu'à l'extrémité, laquelle offre la forme d'un cône, plus ou moins obtus; son pouce est petit, et sa paume assez développée, sa tendance est la *recherche du beau par la forme*, elle préfère le beau à l'utile, la forme au fond. Gens d'enthousiasme et d'inspiration, de fougue et d'élan, les hommes qui sont doués de cette main sont destinés à une vie aventureuse, de misère et de privations, à la poursuite d'un idéal que rarement ils atteindront. Le manque de patrimoine, la difficulté de régler leur vie avec économie, en fera des aventuriers pleins de ressources et d'astuces. Heureux par le bonheur ineffable que donne la

contemplation du beau, ils ont l'esprit gai et original, même dans la misère ; incapables de constance en amour, à moins qu'ils n'aient de très-grands pouces, ils sont, pour la plupart, de charmants amants et d'assez mauvais maris. De tous les hommes, ils sont ceux qui calculent le moins ; mais, en revanche, qui sentent le plus. C'est dans leur cœur que se sont retirés les sentiments ardents, généreux, désintéressés ; ce sont ces mains qui tiennent, en ce moment, le flambeau de la lumière et qui secouent sur les cœurs les torches ardentes de l'amour. Presque toutes les dames aux camélias que nous avons rencontrées avaient la main artistique. Aussi étaient-elles fantaisistes par le cœur, prodigues de leur or, très-habiles *dans le grand art* de donner à la robe qui les couvrait, au bracelet qui les parait, une irrésistible séduction.

La *main utile* est de dimension moyenne, elle a des doigts noueux, la phalange extérieure carrée, le pouce grand, avec une racine développée, la paume moyenne, creusée et assez ferme. Comme l'indique le nom donné à cette main, l'utile, telle est la devise et le but vers lequel l'homme qui en sera doué tendra sa vie entière. C'est elle qui a inventé

les chemins de fer et les omnibus, qui a remplacé le beau par le confortable. Gens à système, esprits méthodiques, ils se croiront *sages*, parce qu'ils économiseront leur or et seront tout simplement égoïstes. Dans leur vêtement, ils recherchent la commodité et non l'élégance; l'amour est pour eux la satisfaction d'un besoin purement matériel. Ces mains sont aujourd'hui en majorité dans le monde industriel et bourgeois.

La *main philosophique* a la paume assez grande et élastique, des nœuds dans les doigts et le pouce grand. Cette main appartient aux hommes qui se préoccupent de l'origine des choses, du secret de leur être, en un mot, qui ont besoin de s'expliquer les mystères intimes de leur organisation : ce sont les faiseurs et les chercheurs qui ont cette main, la plus facile à reconnaître de toutes.

La *main psychique*, qui est, sans contredit, la plus belle de toutes, est aussi la plus rare ; elle est vulgairement connue sous le nom de main aristocratique : elle est petite et fine, relativement à la personne ; sa paume est moyenne, les doigts effilés en sont très-modiquement ondulés. Aux hommes qui en sont doués est réservé l'empire des cœurs ; elle idéalise tout ce qu'elle touche, elle inspire l'a-

mour et provoque la vénération; ineptes aux travaux manuels, elles sont incapables de gagner matériellement leur existence, elles vivent, comme l'oiseau, d'une miette de pain et chantent l'amour, Dieu et la nature. A ces mains, le bonheur en cette vie et en l'autre. Ce sont les êtres parés de ces jolies mains qui ont inventé cette science charmante des attitudes, cette élégance harmonieuse des mouvements, connue sous le nom de manières de bonne compagnie. Plus angéliques qu'humains, ils boivent l'enthousiasme dans les yeux d'une femme, et leur amour a un charme infini, car, chez eux, ce ne sont pas seulement les sens qui aiment, c'est l'âme.

Outre ces mains, il y en a un grand nombre qui ne peuvent être classées dans aucune catégorie, car elles appartiennent à plusieurs. C'est à l'intelligence des chiromanciens à déchiffrer dans ces mains la destinée que Dieu y a tracée en caractères qui ne peuvent être lus que par une âme éclairée de la splendeur de sa grâce et de la lumière de son esprit.

CONNAISSANCE DE LA DESTINÉE

PAR LA PHRÉNOLOGIE ET LA PHYSIONOMIE

Heureux celui qui sait déchiffrer les protubérances du crâne, mystérieux caractères à l'aide desquels les hommes se connaissent moralement les uns les autres.

Le visage est le relief de l'être moral et intellectuel.

L'homme, en l'âme de qui luit la lumière intérieure de la grâce de Dieu, peut, non-seulement par l'acte de son intelligence, nommé par les philosophes, la réflexion, et par la théologie, recueillement intérieur, parvenir à connaître à fond sa propre nature, les lois de son organisme, et les devoirs qui en dérivent, en un mot, avoir la conscience de son être, mais encore la connaissance approfondie de la nature et de la destinée des autres hommes. Malheureusement, dans ce siècle, peu d'hommes sont éclairés de la lumière

de Dieu; aussi, ne pouvant se connaître, ils tâchent de se deviner les uns les autres à l'aide de la configuration extérieure de leurs traits, les protubérances de leurs crânes et la forme de leurs mains. Nous ne demandons pas mieux que de faire connaître les signes indicateurs auxquels on peut reconnaître l'état moral et intellectuel d'un individu et augurer bien ou mal de sa destinée. Seulement, au moment où nous écrivons, la phrénologie, la physionomie, la chirognomonie, étant des sciences à peine ébauchées, comme est le magnétisme, tout en tenant compte des aperçus dus aux curieuses observations des Mesmer, des Gall, des Lavater, des d'Arpentigny, nous les ramènerons aux vérités éternelles de la tradition religieuse, sans lesquelles tout est ténèbres, erreurs et anarchie, dans l'ordre surnaturel comme dans l'ordre social. Nous préférons être l'écho de la moindre vérité religieuse à la gloire des plus célèbres novateurs.

Nous ne pouvons pas établir la moindre comparaison entre la vision d'une âme éclairée de Dieu et ce moyen mécanique de se deviner les uns les autres par l'inspection des traits du visage, des protubérances du cerveau, et de la forme

de la main ; mais, depuis près de deux siècles, les yeux de l'humanité étant fermés aux vérités du monde surnaturel par cette taie du matérialisme que nous tâchons de lui enlever, il fallait à ces aveugles un moyen de se reconnaître les uns les autres : c'est ce besoin qui a donné naissance à la phrénologie, à la physiognomonie et à la chirognomonie. Ces sciences, quelque incomplètes, quelque irrégulières qu'elles se présentent à notre tribunal, peuvent néanmoins rendre d'assez importants services pour que nous ne les rejetions pas; seulement, nous croyons nécessaire d'en prouver logiquement la réalité. Alors, au lieu d'être des arguments contre le libre arbitre de l'homme, elles seront des lampes allumées qui dissiperont en partie les profondes ténèbres de la nature intérieure et lui démontreront qu'il peut toujours modifier, au gré de sa volonté souveraine, les traits de son visage, la forme de son crâne, l'aspect extérieur de sa main. Nous avons développé longuement ces idées autrefois, et sommes heureux, dans cette circonstance, de pouvoir accorder des louanges méritées au talent vraiment supérieur de Deboule, jeune professeur de phrénologie qui, dans ses cours, a rendu visible pour tous les yeux cette



vérité que nous avons formulée comme étant la seule base logique de la philosophie phrénologique : L'homme peut à son gré changer la forme et la nature de ses organes, partant, changer les tendances de son intelligence et les penchants de son cœur ; en un mot, se transformer en l'idéal qu'il choisira pour modèle.

Au commencement (1) était la lumière, et la lumière est la vie ; elle est le feu générateur qui développe la plante et l'animal. Ame du monde, esprit universel, elle est l'esprit vital de tous les corps qu'elle anime. Profondément modifiée par tous les milieux qu'elle traverse, elle devient l'essence de tous les genres dans lesquels elle s'incarne ; en sorte que la première loi du monde surnaturel peut se résumer en ces mots : « La lumière vitale devient l'essence de tous les corps qu'elle fait vivre. » D'où il est facile de conclure que le fluide vital, dans les plantes, les animaux et les hommes, non-seulement est l'essence géné-

(1) Ce chapitre, étant écrit en réponse à plusieurs questions adressées à l'auteur par les plus illustres phrénologues de France, d'Allemagne et d'Amérique, nécessite, pour être compréhensible, une lecture attentive des trois précédents ouvrages publiés sous le titre de *Perfectionnement physique*, du *Monde occulte*, et de *Doctrine des sociétés secrètes*.

rative qui développe leur substance, mais que, de plus, contenant en sa moindre parcelle une fraction de toutes les parties de l'être d'où elle émane, elle en reproduit intégralement l'individualité. C'est en vertu de cette loi que les semblables engendrent leurs semblables et que les parents transmettent immuablement à leurs enfants leur individualité, augmentée de toutes les altérations subies et de toutes les perfections acquises. L'homme étant composé de deux parties, l'une divine et l'autre animale, toutes les religions, toutes les initiations, tous les cultes, ont tendu invinciblement à ce but supérieur : faire résider la lumière vitale en la partie divine de l'homme, en divinisant son essence ; afin de supernaturaliser sa substance, et de faire succéder à la génération des fils de la chair la génération des enfants de Dieu. Maintenant, mettons sous les yeux les procédés théurgiques, pour, en améliorant l'essence qui forme la substance, perfectionner moralement, physiquement, intellectuellement, la race humaine, en vertu de cette loi sublime promulguée par Hermès Trismégiste : *La forme des organes matériels qui déterminent les penchants, les inclinations et les instincts des êtres vivants peut*

toujours être modifiée ; car, sur la terre, tout être générateur et libre est essentiellement muable.

Les parents transmettent habituellement à leur descendant, non-seulement une substance matérielle égale en nature, mais semblable par la forme à la leur, en sorte que la configuration des organes d'où naissent les inclinations morales et les facultés intellectuelles est héréditaire comme la nature physique, qui contient le germe des prédispositions à la santé ou à la maladie. Cette loi est immuable; mais il y a pour les hommes des institutions établies qui, en modifiant leur configuration héréditaire, modifient leurs instincts et les amènent à un état de perfection supérieur à celui que leur ont transmis leurs ancêtres. Les anciens hiérophantes de l'Égypte et les mages de Chaldée, en contemplant dans un silencieux recueillement le travail intérieur de la pensée humaine et le jeu invisible des forces qui font mouvoir son merveilleux instrument, le cerveau, posèrent en principe que le feu vivant qui donne la puissance, la vie, le mouvement et le développement aux différentes parties de l'organisme humain, toutes les fois qu'il lui arrivait d'être livré à lui-même, choisissait de préférence les parties les plus sail-

lantes pour y résider ; en sorte qu'ils conclurent que plus une partie du crâne était extérieurement développée, plus elle devait être habituellement exercée. En conséquence, ils instituèrent un mode de perfectionnement physique qu'ils nommèrent éducation, et un mode de perfectionnement intellectuel qu'ils nommèrent instruction. Le premier, l'éducation, formé des mots *ducere*, conduire, *ex* d'un lieu dehors, consiste à s'emparer de ce feu générateur, de cette force plastique, et, par un exercice intelligent, à le porter dans les membres qui ont besoin d'être développés dans des proportions déterminées pour atteindre l'harmonie des formes, d'où résulte la beauté physique.

Si Leboucher, Triat, Lecour et tous les professeurs de gymnastique reconnaissent qu'exercer un membre c'est le fortifier, tous les instituteurs ont reconnu qu'instruire un enfant, comme l'indique la racine étymologique (*struere*, construire, *in*, dans), c'est donner une structure a son cerveau en y abaissant, par l'étude, les collines du mal, en y élevant les vallées du bien, en développant les bosses qui rendent la science un besoin et un penchant irrésistible de la nature, qui

le transformeront en un être ayant l'instinct du vrai, du noble et du grand.

Chez les animaux comme chez les hommes, le caractère est le résultat de la configuration physique ; seulement, tandis que l'homme, depuis le commencement du monde, fait subir à la structure de son cerveau, à la configuration de ses traits, des changements infinis qui modifient ses instincts, ses inclinations, ses penchants, l'animal a toujours conservé le même extérieur physique, partant le même caractère ; aussi, sous la plume d'Ésope comme sous celle de La Fontaine, le renard est rusé, la fourmi prévoyante, la colombe tendre, et l'homme, suivant la remarque très-juste de Lavater, qui ressemble, par les configurations extérieures des traits de la physionomie à un animal, a les instincts de cet animal. Seulement, Dieu, qui lui a laissé l'honneur de la liberté, lui a permis de se modifier à l'aide de sa volonté, en sorte que l'homme est souverain ; car, en dehors de lui, vivant d'une vie divine, existe un ange intérieur, qui est l'âme. C'est elle que les anciens ont figurée par Jupiter tenant entre ses mains la foudre (sceptre de feu), et s'en servant pour régir les dieux de l'Olympe, comme l'âme se sert de la

lumière maçonnique pour commander aux passions et les tenir soumises sous les rayons foudroyants qui jaillissent de sa main toute-puissante. Seulement de nos jours l'âme est endormie, car la grâce de Dieu, qui en est la vie spirituelle, abandonne les sceptiques et les incroyants, déshonneur de notre grand siècle et de notre beau nom de chrétien, qui signifie frotté de l'huile sacrée, comme des athlètes prédestinés à une victorieuse souveraineté ici-bas, à une gloire immortelle dans le ciel.

Toute la science nouvelle entrevue par Gall, et qui porte le nom de phrénologie, se résume dans ces deux aphorismes, connus de tous temps, et qui se retrouvent dans un ouvrage d'Hermès écrit trois mille ans avant Jésus-Christ. La forme des organes, chez les animaux, leur impose les instincts de l'espèce à laquelle ils appartiennent. L'intelligence, secondée par la volonté chez les hommes, configure la forme des organes suivant leur désir, en sorte que, tandis que l'animal est esclave de ses formes, l'homme en est le souverain maître et peut les modeler, par les mains divines de sa volonté, avec plus de facilité que le sculpteur ne modèle la terre glaise qu'il entre-

prend de transformer en statue. Les cultes s'occupent toujours de perfectionner moralement et intellectuellement les hommes, en agissant sur leur partie physique; car, en théurgie, c'est le corps que l'on punit des crimes de l'esprit. L'homme versé dans l'étude des sciences occultes connaît, non-seulement la place des facultés humaines sur le crâne humain, mais il sait que la lumière vitale, se portant de préférence sur les bosses les plus saillantes, les développe, les exerce, les vivifie; il peut, en conséquence, facilement décrire à un consultant son genre de vie, ses penchants et ses inclinations. Quant à l'instituteur, il faut, de plus, qu'il mette son élève dans un milieu intellectuel qui développe ses plus remarquables facultés natives, en concentrant la lumière vitale sur les hauteurs de son crâne, et qu'il réprime ses penchants vicieux et ses mauvaises tendances, en arrachant la vie à ces funestes protubérances, et en la transportant aux facultés qui leur sont opposées; car toute montagne, en phrénologie, suppose une vallée. Mais l'homme perfectionné phrénologiquement a une autre destinée qui lui reste à remplir sur la terre; il a été créé pour y tenir la place de Dieu : il faut qu'il

y développe les facultés divines départies à son âme.

Les habiles physionomistes s'efforcent, au premier coup d'œil, de saisir la tête de l'animal ou celle de l'homme célèbre qui présente le plus de ressemblance avec celle de leur consultant.

Une fois fixés sur l'ensemble, ils passent à l'analyse des traits, se basant sur cette observation que nous ne cesserons jamais de répéter : Il y a en chaque homme un fluide subtil, invisible générateur que développent toutes les parties où il réside; en sorte que l'extérieur physique de l'homme est toujours le résultat infaillible de ses habitudes. Seulement, une remarque très-importante à placer ici, et qui a été jusqu'ici l'écueil où est venue se briser fatalement la science de tous les disciples de Lavater et de Gall, c'est qu'en phrénologie il y a *quantité* et *qualité;* et, jusqu'à présent, les phrénologues nous ont généralement avoué manquer de moyens de connaître, de déterminer la qualité des organes; il y en a cependant un bien certain : les organes, étant toujours le résultat de l'essence individuelle *substantifiée*, ils auront nécessairement les qualités propres à l'essence qui les a formés. Or, l'essence peut être

étudiée dans l'œil où par le regard elle jaillit ; ou sur les lèvres, où, souffle et grâce, elle voltige à la suite du sourire comme de folâtres reflets de lumière sur des roses.

ABSENCE DES PROPHÈTES

AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

Il est impossible d'arrêter les courants électriques de l'opinion publique.

ARTHUR DE LA GUÉRONNIÈRE.

Le regard d'une femme est souvent la carte de visite des sentiments qu'elle dépose dans votre cœur.

Possesseur de la clef du sanctuaire de l'antiquité, nous avons tenté de lutter contre le torrent qui emportait les hommes de ce siècle vers la décadence des facultés supérieures par la route rapide des affaires et des plaisirs. Nous avons, sous prétexte de magnétisme, fait voir l'âme vivant d'une vie divine sous l'enveloppe des organes qui la masquent. Montrant dans son réveil somnambulique sa puissance de vision, nous avons rappelé aux hommes que Dieu avait enfoui en eux un trésor immortel, une âme sœur des anges, et leur avons affirmé que, s'il y a une fiévreuse jouissance à compter d'une

main fébrile les pièces d'or et les billets de banque, à étreindre dans ses bras avides le corps souple et voluptueux d'une belle courtisane, il y avait une béatitude infinie à sentir son âme, ranimée par la grâce de Dieu, renaître dès ici-bas pour commander aux éléments, chasser les maladies, parcourir le temps et l'espace d'un coup d'œil. Mais, comme les prophètes et les saints sont très-rares et qu'en conséquence il n'y a presque plus de miracles, l'on a nié les réalités surnaturelles de ce monde des causes, et on a conspiré pour éteindre la faible lueur que le flambeau du magnétisme jette sur l'organisme intérieur de l'homme, en l'appelant jonglerie !!!

Voulant rendre l'esprit à la lettre morte de la franc-maçonnerie, nous avons expliqué dans nos doctrines *des sociétés secrètes*, le sens symbolique des cérémonies de leur initiation; mais, comme les hiboux et les autres oiseaux de nuit, qui craignent la clarté du soleil, les francs-maçons redoutent la lumière de la publicité, et, malgré la cordiale et éloquente défense de notre ami Descheveaux Duménil, le noble article de Feugère Dubourg, la lettre savante du célèbre Ragon, ils nous ont condamné sous prétexte que nous avions

divulgué les cérémonies de leurs mystères, ils se sont trompés, nous avions fait plus que divulguer, car nous avions *expliqué* les cérémonies de leurs mystères ; en un mot, nous avions dérobé la flamme vivante de l'initiation qu'ils détenaient inutile dans leur temple, pour rallumer la foi dans le cœur des hommes de ce siècle ; et alors, persuadé que la franc-maçonnerie est plus qu'une confrérie de fraternité, nous avons tenté de lui faire jeter les rayons mystiques de son étoile flamboyante sur les grands mystères des destinées humaines ; nous nous sommes servi de la maçonnerie comme nous nous étions servi du magnétisme : dans un but désintéressé ; nous avons emprunté son épée, afin de combattre vaillamment pour la grande cause du christianisme.

Espérance et courage, à vous tous, frères, qui devant le Grand-Orient avez accepté généreusement d'être nos frères de lutte, votre âme a pressenti le rôle glorieux que la Providence réserve à la franc-maçonnerie dans le renouvellement des croyances : l'avenir est à nous !

Le discrédit infertile dans lequel les prophètes, ou du moins ceux qui se vantent de l'être, sont tombés, tient à ce que, depuis plus de cinquante

ans, aucune individualité religieuse, le front éclairé des splendeurs majestueuses de l'éternité, n'est venu terrifier les consciences en leur dévoilant les mystères de l'avenir. On comprend facilement la rareté des prophètes en ces temps, où les hommes, n'ayant plus le sentiment des réalités cachées du monde surnaturel, vivent sans souci du salut de leur âme.

Rappeler les conditions pour acquérir la faculté prophétique, c'est expliquer l'absence des prophètes au dix-neuvième siècle. En effet, si, comme nous l'avons établi, l'âme veille dans le sommeil, renaît par la mortification et ressuscite par la mort, quelle ne doit pas être sa léthargie dans ce siècle où les sens vivent surexcités par la fièvre des affaires, et où le temps de la vie semble insuffisant à acquérir l'argent, ce but unique des actions de tous. Si les sens rugissent avec moins de passion que chez les peuples païens, c'est que le vil mot d'acquérir a remplacé le noble mot de conquérir; jadis, on faisait encore des conquêtes, maintenant en amour on ne fait que des achats qui ne coûtent ni temps, ni larmes, ni sang, mais quelques pièces d'or.

On recherche la distraction et l'on évite le re-

cueillement intérieur de l'esprit, et cependant il est indispensable à l'intelligence pour penser sérieusement. C'est ce qu'a admirablement compris notre ami le comte de Villedeuil (1), auteur de la *Légende d'Alexandre le Grand* et l'une des plus vastes intelligences de la jeune littérature, qui, dans une merveilleuse intuition du mécanisme intérieur de la pensée humaine, a fait tendre son cabinet de travail en velours noir, pour plonger son corps dans le sombre et funèbre silence d'un tombeau, afin que son esprit entendît d'une manière plus distincte les voix intérieures de l'inspiration. Alphonse Karr nous faisait dernièrement cette remarque pleine de justesse, qu'un grand nombre de penseurs amusent le corps par un exercice mécanique afin qu'il ne vienne pas troubler l'esprit occupé à songer.

Le mot *philosophe* correspond à désintéressé et insouciant des biens et des honneurs de la terre. En effet, les hommes dont l'œil de l'intelligence

(1) Charles de Villedeuil, à la fin de son livre intitulé *l'Histoire de l'impôt des boissons*, annonce un ouvrage intitulé. *Essai d'une philosophie nouvelle*, basée sur l'observation des phénomènes magnétiques. Ce travail, qui a une immense analogie avec l'œuvre que nous poursuivons depuis huit ans, est attendu par nous comme le secours d'un puissant allié.

est plongé avec délices dans ce monde du surnaturel, n'ont qu'un regard de dédain pour les riches de la terre et les ambitieux qui, semblables au lierre, le ventre collé à la fange, ne s'élèvent qu'en rampant.

Il y a une vérité incontestable, c'est que, pour arriver à la transfiguration lumineuse et se *rediviniser*, il faut, sur les pas sanglants de Jésus-Christ, l'épaule courbée sous le fardeau de l'infortune, gravir péniblement le Golgotha de la douleur. La faculté prophétique étant une propriété de l'âme régénérée, cette renaissance, comme tout enfantement, ne s'opère que laborieusement dans les cris, les larmes et le sang; tandis qu'aujourd'hui tout être vivant aspire à la jouissance, dans les âges chrétiens on aspirait ardemment à la souffrance. La devise était : *mourons pour renaître*. De là, ces déserts peuplés de cénobites, ces jeûnes prolongés, ces disciplines tachées de sang. Aussi, quand venait le moment où le souffle de l'esprit descendait en gerbe de lumière sur les âmes, la chair, mâtée par les macérations, n'opposait aucune rébellion, et les convulsions terribles que nous avons constatées chez les pythies étaient très-rares. Le comte d'Ourche,

un des hommes les plus savants dans la magie magnétique, nous faisait remarquer que cette idée de mort préside à toutes les cérémonies du culte chrétien. Sur l'autel, Jésus crucifié; dessous, les ossements sacrés des martyrs et des saints, et au milieu, l'esprit qui crée les prophètes.

Il y a environ huit ans, nous magnétisions un jeune homme du nom de Victor Dumez, qui depuis s'est acquis un grand nom dans la médecine à l'aide d'un mode de médication qu'il a trouvé dans son sommeil lucide. Il nous disait : « Si ma lucidité diminue, faites-moi jeûner. » La plus grande partie des somnambules sont d'autant plus lucides qu'ils sont plus souffrants de la maladie organique à laquelle ils sont redevables de leur lucidité; car le fluide magnétique est un astre qui a été allumé par Dieu pour ranimer l'âme des pauvres, des petits et des souffrants. C'est, suivant la belle expression de Logerotte, la lumière des corps et des âmes.

On conçoit facilement que, dans ce siècle de scepticisme, les êtres doués de facultés surnaturelles, au lieu d'être accueillis avec vénération, soient ridiculisés, chassés des temples; et soient forcés de monter sur les tréteaux. Non contents d'i-

gnorer les principes sur lesquels repose la faculté prophétique, de nier le surnaturel, de craindre les souffrances, d'être sans souci de leur destinée éternelle, ils se vantent d'être les fils du siècle des lumières, parce qu'ils ont des chemins de fer, le télégraphe électrique et le gaz. Insensés, qui ignorent que le siècle des lumières est celui où l'âme, éclairée de l'esprit de prophétie, contemple le temps et l'espace et converse amoureusement avec son Dieu !

BIOGRAPHIE

DU SOMNAMBULE ALEXIS

> Je suis rempli de crainte et de respect pour ces êtres frêles et nerveux qui vivent d'électricité et semblent lire dans les mystères du monde surnaturel.
>
> GEORGE SAND.

Depuis plusieurs années, la science matérialiste se trouve confondue en présence des phénomènes merveilleux du somnambulisme. Impuissante à les expliquer, elle en rit; habituée à ne voir en l'homme qu'un composé d'organes de chair et de sang, elle détournait la vue des merveilles qui, ne pouvant être produites que par une force supérieure à celle de la chair et du sang, venaient renverser l'édifice prétentieux de ses erreurs péniblement acquises. C'est en présence de l'impuissance où se trouvaient la médecine et l'éclectisme philosophique d'expliquer les miracles du magnétisme, que nous avons pris la

plume et avons fait connaître les propriétés de l'esprit magnétique, son action sur l'âme. Nous avons admis comme possibles tous les prodiges opérés par les magnétiseurs et relatés dans les journaux. Seulement, nous avons dû reconnaître que la plupart des magnétiseurs étaient des charlatans qui se servaient de leurs somnambules comme de compères pour mystifier l'ingénue crédulité de leurs consultants, d'autres fois, des esprits débiles et enthousiastes qui se laissaient innocemment duper par les fourberies d'une prétendue somnambule; nous avons, de plus, proclamé que les susdites facultés résultant de l'altération d'un organe recevant un nerf du grand sympathique, étaient le partage d'un très-petit nombre d'élus, qui n'en sont même pas doués d'une manière constante. Inégale, irrégulière, inconstante, capricieuse comme le hasard, la vision magnétique flotte souvent dans un ciel nébuleux et se fatigue à poursuivre l'apparence mourante de formes indécises qui s'entre-croisent dans la désespérante clarté d'un lointain nuageux. Aussi avons-nous nié que le magnétisme fût appelé à un autre rôle qu'à inquiéter, par ses phénomènes d'une incontestable authenticité, l'incroyant, en lui prouvant

l'existence de l'âme. Le magnétisme n'est pas une lumière, mais une lueur semblable à ces feux follets qui voltigent devant les voyageurs égarés dans les ténèbres de l'erreur, et les aident à trouver le droit chemin de la vérité. Aujourd'hui, nous allons étudier le plus remarquable somnambule de ce siècle. Dans sa lucidité, s'il n'y a pas toujours constance, il y a toujours conscience. Cette merveilleuse faculté se révéla chez lui subitement, il y a une quinzaine d'années, chez Ricord, la première fois qu'il fut soumis à une magnétisation. Marcillet, ayant reconnu en son organisation les germes d'une lucidité peu commune, résolut de les cultiver, et il l'attacha à son roulage en qualité de commis. A cette époque, Marcillet avait déjà assez produit de merveilles avec sa somnambule Marie pour pouvoir proclamer, avec l'enthousiasme ardent de la conviction : *Tout est possible en magnétisme!* Peu de temps après, il avait abandonné son commerce de roulage pour se livrer exclusivement à la pratique du somnambulisme.

Ancien sous-officier de cavalerie, Marcillet trouva dans le magnétisme un moyen d'enfoncer les bataillons serrés du matérialisme. Quant à

Alexis, il est d'une si prodigieuse organisation somnambulique, qu'un enfant l'endormirait. Aussi Marcillet, pour le plonger dans le sommeil, n'a qu'à se placer à côté de lui et à lui commander tacitement de dormir. Aussitôt, une force invisible domine et engourdit ses sens; l'action du fluide inspirateur se manifeste par quelques tressaillements; une légère tension nerveuse convulse ses bras et retourne ses paupières en dedans. Le corps est endormi; l'âme, réveillée et galvanisée, va manifester sa présence par des phénomènes prophétiques. Nous avons notre table couverte de faits merveilleux opérés par ce somnambule; ce qui a manqué à ces phénomènes magnétiques, ce n'est pas le nombre ni le miraculeux, mais la constance. Dernièrement, lorsque l'on a fait un procès à ce somnambule, ainsi qu'à dix autres, dont le crime, passablement puéril, était d'avoir fait des *annonces*, nous qui, pour populariser le magnétisme, avons souvent relaté les merveilles opérées par sa lucidité, nous nous sommes trouvé être son complice; mais nous allons nous en adjoindre un grand nombre d'illustres par leurs talents; car, s'il est du devoir de la justice de punir le mal fait par le faux magnétisme, il est du devoir

de la presse d'*annoncer* le bien opéré par le vrai magnétisme.

Un philosophe officiel, M. Jules Simon, doué d'une étendue d'esprit bornée et d'un savoir creux, mais peu profond, a écrit cette phrase :

« Quand le magnétisme fera des affiches et des réclames, quand il guérira les malades, quand il fera retrouver les choses perdues, quand il découvrira tous les secrets et lira dans l'avenir, ou même quand il se fera voir dans un salon à cent sous la fiche, nous nous permettrons de penser que la science n'a rien à démêler avec cette industrie de bas étage ; mais, quand il apportera aux académies des expériences bien faites et des théories bien étudiées, nous croyons qu'il devra être écouté avec intérêt et discuté avec sympathie. »

Philosophes superficiels, phraseurs habiles, admirez ! Mais vous, penseurs sérieux, chercheurs opiniâtres de la vérité, écoutez la seule réponse que nous puissions faire à ces mots aussi sonores qu'ils sont creux, c'est-à-dire la réponse des faits. Nous allons, racontant les plus merveilleux miracles opérés par Alexis, montrer l'assemblée illustre des intelligences qu'il a converties à la

croyance magnétique égale, en talents et en esprit, à tout ce que l'Académie renferme de plus distingué. Mais laissons parler les faits : leur langage éloquent réfutera les arguties d'une philosophie édentée.

Il y a six ans environ, le duc de Montpensier (que dites-vous de ce compère?) le duc de Montpensier fit prier M. Marcillet (que pensez-vous de ce charlatan?) de conduire Alexis chez la reine Christine, sa belle-mère.

« Pourriez-vous me suivre par la pensée? demanda le prince à Alexis.

— Je vous suis... Je me trouve en ce moment dans un appartement que vous avez habité... c'est sur une hauteur... au-dessous de moi j'aperçois une ville... plus loin, une grande rivière... de l'autre côté, une montagne; et derrière, bien loin... au fond... les pyramides d'Égypte... C'est au Caire que vous m'avez conduit.

— C'est prodigieux! Tout ce que vous m'avez dit est de la plus exacte vérité. Écoutez! j'ai placé dans le coffret qui est là, près de vous, et dont la clef est dans ma poche, un objet dont seul je connais la nature. Pouvez-vous me dire quel est cet objet?

— Très-facilement !... L'objet est rond... il est rouge ! c'est... un œuf en sucre. Il renferme lui-même d'autres petits objets... également sucrés.

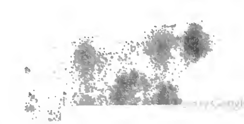
— Voilà ce que j'ignorais.

— Ces petits objets sont... des bonbons anisés.»

On brisa l'œuf, et il en sortit les bonbons annoncés, qui furent croqués et trouvés parfaitement sucrés, pour le plus grand triomphe du magnétisme.

La reine Christine, que l'expérience précédente avait ébranlée, mais non convaincue, voulut à son tour interroger l'oracle; elle conduisit Alexis à Madrid, et Alexis, après avoir décrit l'intérieur des appartements, la forme et l'emplacement des meubles, détailla ce que renfermait une cassette en bois de rose, qui avait été longtemps à l'usage de la régente.

Le bruit de ces choses merveilleuses vint aux oreilles de Narvaez, qui, lui aussi, fit venir Alexis et M. Marcillet. Le général, bien qu'esprit fort, se contenta de faire lire Alexis dans quelques livres complétement fermés, et dans d'autres qui se trouvaient ouverts sur des meubles éloignés du somnambule. Mais il se garda bien de le consulter sur les affaires de la Péninsule.



Le docteur Fouquier se trouvait présent à cette séance. Le docteur Fouquier est tout simplement un des premiers médecins de l'Europe.

« Alexis, dit le docteur, pouvez-vous vous transporter mentalement dans le cabinet où je me transporte moi-même par la pensée en ce moment?

— J'y suis... attendez un moment... Bien! m'y voilà tout à fait. Vous désirez que j'aille prendre un portefeuille...

— Oui...

— Qui est dans votre secrétaire?

— Précisément.

— Puis que je regarde un portrait qui s'y trouve?...

— C'est cela même.

— Je vois ce portrait... c'est un pastel... fait depuis environ quinze ans; il représente une femme... Cette dame a pris de l'embonpoint depuis l'époque où elle a été peinte... Mais elle est ici! je vais vous la présenter. »

Alexis, prenant la main de toutes les dames, présenta et nomma madame de Ménars, qui était bien la personne dont le pastel avait reproduit les traits il y a quinze ans.

« Puisque vous êtes si clairvoyant, dit madame de Ménars émerveillée et ne doutant plus de la puissance extraordinaire de pérégrination mentale d'Alexis, pourriez-vous aller chez moi et me décrire un objet qui m'est très-précieux ?

— Oui, madame, c'est une croix en or... Cette croix vient de votre mère, qui la tenait elle-même de sa mère... Il y a bien longtemps que cette relique se transmet ainsi dans votre famille... quatre générations. La première personne qui l'a possédée la tenait d'un grand personnage mort assassiné il y a plus de deux cents ans.

— Pourriez-vous nommer ce personnage ?

— Je le crois... c'est... c'est... »

Ici le somnambule prit un crayon et écrivit : Henri IV.

La croix avait effectivement été donnée par le Béarnais à une des ancêtres de madame de Ménars.

Madame la comtesse de Modène voulut à son tour consulter le sorcier, qui commençait à rendre très-sérieux les sceptiques railleurs venus dans l'intention de faire des gorges chaudes aux dépens des charlatans et des imbéciles.

« Alexis, demanda-t-elle, que contient cette boîte que j'ai à la main ?

— Des cheveux.

— De quelle couleur ?

— Des cheveux blonds. Ils viennent d'une femme...

— Où est cette femme ?

— Elle n'est plus sur terre... depuis longtemps... bien longtemps.

— Pourriez-vous nous dire son nom ?

— Oui. C'est... Agnès Sorel. »

Le procès-verbal constatant l'identité de cette mèche de cheveux était déposé dans le double fond de la boîte qui les renfermait.

A quelques jours de là, M. le comte de Broyes, qui se trouvait à une séance d'Alexis, lui demanda ce qu'il tenait renfermé dans sa main.

« C'est un linge ensanglanté, répondit Alexis.

— D'où provient ce sang ?

— D'un grand personnage assassiné il y a plus de vingt-cinq ans... C'est le sang du duc de Berry. »

Le comte de Broyes resta confondu. Il était garde du corps lors de l'assassinat du duc de

Berry, et, se trouvant de service le jour de la mort du prince, il avait ramassé auprès du lit de l'agonisant une bandelette sanglante qu'il avait précieusement conservée.

M. Séguier fils, qui, en sa qualité de profès ès sciences exactes, donne difficilement dans le merveilleux, ne prenant pas pour articles de foi tout ce que les sectateurs timides de Mesmer se racontaient tout bas, n'osant le raconter tout haut de peur d'être claquemurés à Charenton, M. Séguier fils se rendit incognito chez Alexis.

« Où étais-je de midi à deux heures ? demanda-t-il.

— Dans votre cabinet... Il est très-encombré de papiers... de rouleaux... de dessins... de petites machines... Il y a une jolie sonnette sur le bureau.

— Vous vous trompez, je n'ai pas de sonnette.

— Je ne me trompe pas, vous en avez une... Je la vois... à la gauche de l'écritoire... sur le bureau.

— Parbleu ! je veux en avoir le cœur net. »

M. Séguier courut chez lui, et trouva sur son

bureau une sonnette que madame Séguier y avait déposée dans l'après-midi.

Enfin, M. le comte de Saint-Aulaire, un diplomate, un Talleyrand au petit pied, doit être classé, lui aussi, parmi les compères d'Alexis et de M. Marcillet. Après avoir feint longtemps de traiter le magnétisme de billevesées, le noble comte a fini par donner la réplique aux magnétiseurs. Il avait écrit, avant l'arrivée d'Alexis, quatre mots sur une feuille de papier et renfermé cette feuille dans une épaisse enveloppe solidement et diplomatiquement cachetée et scellée.

« Qu'est-ce qu'il y a sous ce pli, Alexis ? demanda l'ambassadeur avec l'aplomb d'un homme qui a été joué sous jambe par l'Angleterre.

— Il y a un papier ployé en quatre.

— Et sur ce papier ?

— Une demi-ligne d'écriture.

— Pouvez-vous la lire ?

— Certainement. Et, quand je l'aurai lue, vous vous rétracterez de ce que vous avez écrit.

— Je ne crois pas.

— J'en suis sûr.

— Si vous y parvenez, je vous promets de croire désormais tout ce que vous voudrez.

— Alors croyez dès à présent, car vous avez écrit : Je ne crois pas.

M. de Saint-Aulaire, vaincu sinon convaincu, est aujourd'hui un des plus chauds compères du magnétisme... »

M. Ferrand, marchand quincaillier à Antibes, ayant trouvé dernièrement dans sa propriété une pièce de monnaie en argent frappée du temps des Romains, l'envoya à ses correspondants de Paris, MM. Deneux et Gronnet aîné, commissionnaires en quincaillerie, 18, rue du Grand-Chantier, en les priant d'aller avec cette pièce chez le magnétiseur Marcillet pour consulter Alexis à ce sujet. Ce dernier, une fois passé dans l'état somnambulique, leur dit qu'il voyait chez M. Ferrand, à Antibes, une petite urne enfouie à quelques pieds en terre..... renfermant une assez grande quantité de ces mêmes pièces..... mais qu'il lui faudrait le plan de la propriété, afin de mieux désigner le lieu où ce petit trésor avait été enterré. Le plan ayant été envoyé par M. Ferrand à ses correspondants, puis communiqué ensuite par eux à Alexis, il leur indiqua, en faisant une marque au crayon, l'endroit où l'on devait creuser. Les in-



structions du somnambule ayant été suivies, l'urne indiquée par lui fut trouvée..... Elle contenait trois kilogrammes cinq cents grammes de pièces de monnaie en argent semblables à celle qui lui avait été remise précédemment.

Voici un nouveau fait de clairvoyance magnétique, accompagné de circonstances remarquables.

Madame D..., propriétaire, 15, rue de Grammont, se rendit dernièrement chez le magnétiseur Marcillet, accompagnée de sa concierge, pour y consulter Alexis. Le rapport magnétique établi, le somnambule dit aussitôt à cette dernière qu'elle venait pour savoir ce qu'était devenue une somme de mille francs lui manquant, à la suite de divers payements faits par ordre de sa propriétaire ; ce qui était vrai.

Alexis se tournant alors du côté de madame D..., « Et vous, madame, lui dit-il, vous pensez que cet argent a pu être dérobé par les parents de votre concierge qui ont logé chez elle ces jours derniers. Détrompez-vous, ce sont de braves gens.

— En ce cas, répondit madame D..., com-

ment se fait-il que ces mille francs ne se trouvent plus ?

— Cette somme devait faire partie d'un groupe de quarante mille francs en or, répliqua Alexis. Ce fut un banquier de Turin, nommé Caccia, qui l'adressa d'abord à un prêtre de vos amis, et vous teniez cette somme de ce dernier, qui vous pria d'en faire faire la répartition aux personnes qu'il vous indiquait. Vous avez écrit au banquier de Turin, relativement à cette somme ; mais la réponse qui vous a été faite n'a pas été favorable, le caissier n'ayant pas fait de vérification suffisante.

Il faut lui écrire de nouveau ; dites-lui que j'affirme que les mille francs, faisant l'objet de votre réclamation, ont été envoyés en moins par sa maison... qu'il peut s'en assurer immédiatement en faisant faire une sérieuse vérification de sa caisse et de ses livres. »

Madame D... suivit les instructions d'Alexis dans la nouvelle lettre qu'elle écrivit à M. Caccia, et reçut bientôt de ce dernier, non-seulement les mille francs retrouvés à sa caisse, mais encore une lettre d'excuses pour l'erreur commise dans ses bureaux.

Il y a un an, un changeur du quartier Vendôme, après avoir escompté des valeurs assez considérables à un monsieur aux manières aristocratiques, s'aperçut, après son départ, qu'il lui avait rendu en plus la somme de quatre cents francs. Comme on dut le penser, cette erreur n'était pas faite pour l'occuper agréablement, et, pendant qu'il songeait aux moyens à employer pour découvrir ce débiteur improvisé si subitement, il remarqua sur son comptoir le papier ayant servi d'enveloppe aux fonds reçus en échange des siens; sur ce papier se trouvait un fragment de cachet qui, par sa forme, lui parut appartenir à un étranger; dès lors, il visita toutes les ambassades dans l'espoir d'en retrouver le propriétaire ; mais toutes ses recherches ayant été infructueuses il rentra chez lui entièrement découragé.

La dame du changeur, de son côté, avait réfléchi aussi, et, comme en plusieurs circonstances elle avait employé avec succès la clairvoyance du somnambule Alexis, elle se rendit chez son magnétiseur, M. Marcillet, emportant avec elle la seule ancre de salut leur restant, le bienheureux chiffon de papier. Alexis, une fois passé dans l'état somnambulique, porta à son front, puis à son

épigastre, le singulier talisman qu'elle lui remit, et s'exprima ainsi :

« Ce papier me met en communication avec un homme grand... ayant de fortes moustaches... il est Russe... de plus, est attaché à la personne de l'empereur, en qualité d'aide de camp... Tiens, je vois sa demeure à Paris, en se plaçant sur la place de la Madeleine, derrière l'église, à gauche, on l'aperçoit... — J'en sais assez, Alexis, » répondit la dame du changeur, et elle partit.

Rentrée chez elle, son mari s'occupait d'escompte, justement avec un employé de l'ambassade de Russie ; elle leur raconta les révélations du somnambule ; ils s'en amusèrent beaucoup et la plaisantèrent également sur sa crédulité ; néanmoins l'employé de l'ambassade, connaissant en partie l'adresse des Russes domiciliés à Paris, offrit son concours au changeur pour l'aider à retrouver l'homme si ardemment désiré.

S'étant alors rendus à l'ambassade de Russie, ils apprirent qu'un aide de camp de l'empereur, M. le comte de B..... était en ce moment à Paris, et qu'il habitait le n° 35 de la rue de la Madeleine ; s'y transportant aussitôt, ils remarquèrent que la maison portant ce numéro se trouvait jus-

tement en face de la rue Chauveau-Lagarde, qui aboutit à la place de la Madeleine; ils pensèrent plus sérieusement alors aux paroles d'Alexis, en voyant que de cette place on apercevait parfaitement l'habitation de l'aide de camp.

Le changeur monta donc chez lui ; mais, ô déception ! il ne le reconnut pas pour celui qu'il cherchait avec tant de sollicitude... lorsque M. le comte de B..... lui dit à son tour : « Moi, je vous connais bien ; vous êtes le changeur chez lequel je fus ce matin. » Puis, au même instant, s'approchant de lui en souriant, il retira de dessus sa tête une énorme perruque de chambre que bien des Russes ont l'habitude de porter.

Le changeur resta stupéfait, en se trouvant face à face avec son débiteur ! L'affaire fut bientôt expliquée, et, comme le noble étranger n'avait pas encore touché à son argent, ils le comptèrent ensemble. La somme de quatre cents francs s'y étant effectivement trouvée en trop, elle fut remise immédiatement au changeur.

Les journaux rapportaient, il y a quelque temps, qu'un ouvrier, en traversant le passage Jouffroy, avait trouvé une somme importante en billets de banque, etc., etc.

Nous allons donner à nos lecteurs le détail de cette aventure singulière, où le somnambulisme n'est pas étranger.

M. le comte de Villa-Franca est un partisan zélé du somnambulisme; aussi, dans ses moments de loisir, vient-il visiter Alexis. Dernièrement, s'étant donc rendu auprès de ce somnambule, après avoir fait arrêter le remise qui le conduit habituellement en face du passage Jouffroy, du côté du boulevard, il prit ce passage pour se rendre chez le magnétiseur d'Alexis ; arrivé au domicile de ce dernier, il s'aperçut qu'il avait perdu une somme de neuf cents francs, en neuf billets de banque de cent francs chacun, et raconta cette particularité à M. Marcillet, qui lui fit espérer qu'Alexis les lui retrouverait. Après avoir pris la consultation pour laquelle il était venu, M. le comte de Villa-Franca dit à Alexis : « Si vous n'êtes pas trop fatigué, dites-moi donc si je pourrai retrouver les neuf cents francs que j'ai perdus, dans le trajet de la rue de la Paix ici, à la suite de divers achats que j'ai faits en route.

— Rien ne vous sera plus facile, lui répondit Alexis; vous n'aurez qu'à dire à votre cocher,

que vous avez perdu *neuf cents francs en billets de banque*, et aussitôt il vous les fera retrouver.»

M. le comte de Villa-Franca fut assez intrigué de la réponse toute singulière et laconique d'Alexis, et regagna sa voiture, étrangement surpris de trouver à la place de son cocher un individu qu'il ne connaissait pas. Cette circonstance lui suggéra bientôt des pensées peu en harmonie avec les paroles d'Alexis, malgré sa foi robuste dans le somnambulisme. Interrogeant aussitôt cet homme, ce dernier lui apprit, qu'étant de la même maison que son cocher, il passait en cet endroit, lorsque son camarade le pria de conduire sa voiture le reste de la journée, ayant quelques affaires à terminer en ville. Ce ne fut pas sans anxiété que M. le comte de Villa-Franca attendit la fin du jour pour rejoindre son cocher, que, par fatalité encore, il ne put retrouver que le lendemain matin à son écurie, occupé à panser ses chevaux, pour le conduire, comme de coutume. L'ayant abordé en suivant les instructions d'Alexis, son cocher lui répondit : « Comment monsieur le comte, c'est vous qui avez perdu hier neuf cents francs en billets de banque? — Mais oui,

mon ami, — En ce cas, venez avec moi, et je vais vous les faire rendre. »

Ce qui s'était passé, le voici : le cocher, après s'être fait remplacer, avait traversé le passage Jouffroy, comme venait de le faire son maître, et fut témoin oculaire de la scène assez curieuse que nous allons raconter.

M. Morel, horloger, demeurant au n° 9, dans ce même passage, ayant remarqué qu'un monsieur assez bien mis tenait un billet de banque, qu'il regardait attentivement et comme surpris de l'avoir en sa possession, s'approcha aussitôt de lui, et lui dit : « Ce n'est pas à vous, ce billet? — Ma foi non, répondit cette personne ; je viens de le ramasser à quelques pas d'ici. » Ce dernier, pensant alors, au ton d'assurance de M. Morel, qu'il en était le propriétaire, le lui remit aussitôt et disparut. Au même instant, M. Morel se souvint qu'il venait de voir passer un homme qui lui parut être un ouvrier, tenant également une poignée de billets semblables à celui qui venait de lui rester si singulièrement ; il courut après lui, et l'atteignit sur le boulevard. Lui ayant adressé la même question, même réponse lui fut faite ; seulement l'ouvrier ajouta : « Je ne sais

pas lire et ne sais pas ce que j'ai trouvé. » M. Morel, lui ayant appris qu'il avait en mains huit billets de cent francs chacun, il l'engagea de venir avec lui chez le commissaire de police du quartier de la Bourse, afin d'y porter les neuf cents francs, pour que ce magistrat pût faire les démarches nécessaires, afin de retrouver le propriétaire de cette somme.

On devine le reste; le cocher, instruit de cette particularité, conduisit M. le comte de Villa-Franca chez M. Morel, où bientôt tout fut expliqué. On se rendit ensuite chez le commissaire de police, qui restitua les neuf cents francs à qui de droit, et M. le comte de Villa-Franca, plus fervent apôtre du somnambulisme que jamais, ne cesse de répéter à qui veut l'entendre qu'Alexis lui avait dit vrai !

Nous empruntons ce fait à un recueil, la *Science du Diable*, nous trouvant impuissant à le narrer si bien :

« Au seul titre de magnétisme, un sourire d'incrédulité a agité vos lèvres, et votre esprit railleur me prépare une sceptique dénégation. Mais, de grâce, suspendez quelques instants encore votre arrêt : n'appréhendez pas de ma part une théorie

plus ou moins ingénieuse sur le fluide mesmérien. — Je vais vous raconter tout simplement un fait, un fait réel, incontestable, et, vous le savez, rien n'est brutalement concluant comme un fait. — Broussais l'a dit.

Donc, le 23 novembre 1844, ayant pris à Bordeaux la malle de Paris, je me trouvais avoir pour compagnon de voyage un homme de cinquante-cinq ans environ, de haute stature, aux allures froides, mais pleines de distinction. — Quelques mots prononcés d'un accent légèrement britannique me fixèrent suffisamment sur la patrie de mon voisin. Entre Français, on fait vite connaissance; il n'en est pas de même avec les fils d'Albion. A Angoulême, nous avions à peine échangé quelques paroles banales. — Heureusement qu'un pâté de foie gras, consommé à Ruffec en collaboration, établit entre nous un solide lien, et nous pûmes mutuellement nous appeler par notre nom. L'Anglais était le colonel Gurwood, gouverneur de la tour de Londres. — Mon nom, à moi, ne fait rien à l'affaire.

Enfin, arrivés à Tours, l'intimité était complète, et je risquai la plaisanterie. « Vous autres, Français, vous riez de tout. — Pardieu ! colonel,

comment tenir son sérieux quand vous posez des axiomes tels que celui-ci : « Le magnétisme est « une doctrine positive, reposant sur des faits cer-« tains, avérés, dont la reproduction est constante « dans toutes les conditions semblables. » — Vous ne croyez donc pas au magnétisme, jeune homme? — Entendons-nous, colonel ; je crois à la possibilité d'endormir un être quelconque à force de le fatiguer par des passes et contre-passes, de même que je crois à la faculté de faire bâiller en bâillant ; mais je doute du magnétisme appliqué à la lecture par l'épigastre, aux jeux de cartes, à la divination des événements présents ou passés, et à tous autres exercices du même genre, pratiqués, dit-on, dans les séances des magnétiseurs. Mais vous, colonel, j'espère que vous ne donnez pas dans toutes ces billevesées ? » Comme je disais ces mots, le colonel Gurwood ouvrit son portefeuille, mit à part quelques lettres nécessaires à sa narration, et s'exprima en ces termes : — Il y a deux ans, mon jeune ami, j'étais, à l'endroit du magnétisme, aussi sceptique que vous, lorsqu'un jour du mois d'octobre 1842, j'entrai au Palais-Royal, chez Sabatier, le fameux faiseur de portraits au daguerréotype. Il s'y trouvait un

homme d'une cinquantaine d'années, à la physionomie vive, à l'œil étincelant, vers lequel je me sentis porté par une de ces sympathies qui ne s'expliquent pas.

La bonne éducation est un lien entre les hommes de tous les pays; aussi entrâmes-nous en conversation, et, une chose en amenant une autre, nous parlâmes magnétisme et je me posai en sceptique absolu. « Monsieur, me dit cet homme, il ne m'appartient pas de forcer vos convictions; mais, si vous voulez me faire l'honneur de me suivre chez moi, je m'engage à modifier singulièrement vos croyances; car moi, monsieur, je suis adepte fervent du magnétisme, et, dans l'intérêt d'une cause que je crois belle et honorable, j'occupe mes loisirs à étudier les phénomènes magnétiques sur un jeune homme en qui le sommeil est d'une lucidité merveilleuse. »

Mû par un sentiment d'une railleuse curiosité, j'acceptai la proposition de mon interlocuteur.

Quelques instants après, mon hôte, par la seule fixité de son regard, endormait dans un fauteuil un jeune homme pâle, dont les mouvements nerveux causaient aux spectateurs une pénible sensation. Après une lutte de courte durée, le patient

s'endormit, et bientôt au sommeil naturel succéda cette disposition somnambulique qui permet de parler et d'agir. — Le magnétiseur était M. Marcillet, le magnétisé Alexis Didier. — Je passerai sous silence une partie d'écarté jouée contre moi et gagnée à carte nommée par Alexis, à qui j'avais moi-même attaché sur les yeux un triple bandeau. Je ne m'étendrai pas non plus sur l'état tétanique des jambes du magnétisé, devenues roides et insensibles sous l'influence du fluide, j'ai hâte d'arriver à l'exposition des faits qui me sont personnels.

Après divers exercices, je m'assieds à côté d'Alexis, ma main dans sa main, et nous voilà causant : « Mon ami, lui dis-je, je suis incrédule, mais je le suis de bonne foi ; aussi, ne craignez pas de ma part une opposition systématique. — Oh ! je le sais bien ! Vous avez trop de bon sens pour nier l'évidence et trop de cœur pour ne pas aimer qui vous aime... et je vous aime bien, moi, tout Anglais que vous êtes ; je vous aime, parce que vous avez généreusement sauvé la vie à un soldat français ! » — Singulièrement ému à cette parole, je le prie de continuer. « Oui, reprend Alexis, il y a longtemps de cela ! il y a, ajouta-t-il

après une pause, il y a trente ans ! L'affaire se passe là-bas, dans le Midi, pendant l'hiver... le pays est sauvage... Voici la nuit, et vos troupes, munies d'échelles, se rendent sous les murs d'une place forte... Dieu ! quel bruit ! quelle mêlée..... Pauvre homme, vous êtes blessé, dit Alexis en posant sa main sur ma tête, c'est là que porta le coup... Mais votre blessure ne vous arrête pas... Je vous vois plus loin, montant à l'assaut... sur la brèche... Des cris étouffés parviennent à vos oreilles : des soldats anglais entourent un Français qu'ils veulent tuer..... Vous accourez bravement, vous relevez avec votre bras les armes qui menacent sa tête, et vous commandez qu'on respecte ses jours..... Oh ! allez, je vous aime bien..... L'officier vous suit à une tour carrée où plusieurs de ses camarades sont faits prisonniers..... Vous traversez la ville pour aller trouver votre général, à qui, sur votre ordre, le général français rend son épée... — Et cette épée, qu'est-elle devenue? — Votre général vous en fit don... et vous l'avez encore à Londres, suspendue au mur de votre chambre. La lame seule date d'alors ; le fourreau a été changé en 1827. — Et l'officier à qui je sauvai la vie existe-t-il encore? — Oui, il existe,

et depuis longtemps vous faites d'inutiles recherches pour le retrouver ; mais ayez bon espoir, revenez demain, et nous le découvrirons ! » — Ému, troublé par ce que je venais d'entendre, je sortis de chez M. Marcillet la tête en feu, ne sachant plus que penser et que croire ; car, enfin, Alexis avait dit vrai.

Oui, le 19 janvier 1812, au siége de Ciudad-Rodrigo, en Espagne, je fus blessé à la tête et à l'endroit même indiqué par Alexis. Oui, dans la même nuit, j'eus le bonheur de sauver la vie à un officier français. Oui, je reçus de lord Wellington l'épée du général Barrié, après l'assaut de la place. Oui, le fourreau de cette épée a été changé vers l'époque fixée par Alexis. Oui, je faisais des recherches pour retrouver l'officier français sauvé par mes soins, attendu que le général Napier (dans son histoire de la guerre de la Péninsule) me refuse l'honneur d'avoir conduit l'assaut de Ciudad-Rodrigo, et désigne le major Machis comme ayant droit à l'épée qui m'a été donnée par lord Wellington. — Jugez donc de quelle importance il était pour moi de retrouver un témoin qui pût certifier la vérité de faits déjà vieux de trente ans! — Malheureusement, je n'avais pas, sur cet offi-

cier, la moindre notion qui m'aidât dans mes recherches.

Le lendemain, je revins près d'Alexis, que je pressai de questions touchant l'officier français.

« J'avoue, me répond le somnambule, que j'éprouve quelque embarras à le suivre dans toutes les phases de sa carrière militaire : il se trouve mêlé dans mon esprit à d'autres officiers qui assistaient comme lui au siége dont j'ai parlé..... Cherchons bien, cependant... Oui, je vois notre homme, environ deux ans plus tard, à Paris, rue..... Saint-Antoine pendant la nuit..... Voilà qu'on lui remet un avis très-pressé, et, avec la compagnie qu'il commande comme capitaine, il se rend dans la rue Richelieu près la Bibliothèque royale, où je vois la foule ameutée..... Ah ! c'est qu'il vient de se passer un événement sinistre...

— Que s'est-il donc passé ? — Un crime, un assassinat commis sur un illustre personnage...

— Voyons, Alexis, suivez le capitaine jusqu'à nos jours, et dites-moi où je dois le chercher.

— C'est en vain que je le poursuis... Ma vue ne peut l'atteindre... ; mais écoutez : adressez-vous au colonel du 42e de ligne, en garnison à Va-



lenciennes. Pourtant vous pouvez ne pas vous presser ; car, si vous lui écriviez aujourd'hui, il ne recevrait pas immédiatement votre lettre : il est à Maubeuge. « Curieux de vérifier ces faits, je consulte l'annuaire, et j'adresse ma lettre à M. Husson, colonel du 42e de ligne, en garnison à Valenciennes. — Cinq jours après, je reçois du colonel Husson une réponse dans laquelle il s'excuse de son retard, occasionné par une tournée d'inspection. — Ce n'est pas lui qui se trouvait au siége de Ciudad-Rodrigo, mais son frère, dont il indique l'adresse à Paris. — J'écrivis donc immédiatement à ce frère, et voici le résumé de sa réponse : après avoir constaté sa présence au siége de Ciudad-Rodrigo, M. Husson continue ainsi : « Il me fut rapporté, et j'ai ouï dire par plusieurs officiers anglais, pendant mon séjour au quartier général, qu'un officier de la compagnie des voltigeurs, chargé de la défense de la petite brèche, fut assailli et près d'être accablé par des soldats ; alors il fit le cri de détresse maçonnique, un officier le sauva et eut pour lui des attentions suivies; il le recommanda à ses camarades sur la route que la garnison suivit, je crois même jusqu'à Lisbonne. — C'est sans doute vous, colonel, qui,

au milieu d'une action vive, avez sauvé la vie à cet officier, dont je n'ai jamais su le nom. — *Paris, le* 17 *janvier* 1843. Husson, colonel d'artillerie en retraite. » — Le même jour, je communiquai cette lettre à Alexis. « Courage! me dit-il, nous sommes sur la bonne voie. A votre retour à Londres, consultez les documents relatifs aux mois de janvier et février 1812, et je réponds du succès. »

Un mois plus tard, j'étais dans la Tour, à Londres, et furetant dans les papiers de lord Wellington tous les papiers relatifs aux affaires d'Espagne de ladite époque; tout à coup mes yeux se portèrent sur un endossement ainsi conçu : Bonfilh, 34e léger. — Ce nom me frappa comme un trait de lumière, et, me sentant saisi d'une conviction inexplicable, j'ouvre la lettre en m'écriant : « Plus de doute, c'est lui! » — Par cette lettre, signée Bonfilh, un officier français faisait à lord Wellington la demande d'envoyer ses lettres aux avant-postes... Il n'y avait là rien qui servît à me fixer ; néanmoins, poussé par une voix intérieure, j'écris au colonel d'Artois, secrétaire au comité des fortifications à Paris, en le priant de faire des recherches dans les bureaux de la guerre.

Le colonel d'Artois me répond qu'il n'existe personne du nom de Bonfilh dans les cadres de l'armée; mais il m'envoie un certificat constatant que le commandant Bonfilh, qui a servi dans le 54ᵉ léger, reçoit sa retraite à Villeneuve-d'Agen, et demeure à Villaréal (Lot-et-Garonne). — Le 23 avril 1844, j'adresse au commandant Bonfilh une lettre dans laquelle je lui fais part de mes recherches et de mes espérances; et, le 7 mai 1844, je reçois la réponse suivante: — « *Villaréal* (*Lot-et-Garonne*), 1ᵉʳ *mai* 1844. Monsieur le colonel Gurwood, — j'ai reçu de vous une lettre datée du 23 avril dans laquelle j'ai lu avec le plus vif intérêt les détails sur la prise de Ciudad-Rodrigo. — D'après les citations que vous me faites, monsieur le colonel, il n'y a plus de doute, je suis l'officier français à qui vous avez si noblement sauvé la vie, et que depuis si longtemps vous cherchez..... Je me rappelle que, lorsque vous arrivâtes à mon secours, j'étais couché par terre, entouré de six à huit soldats anglais, dont les uns me tenaient la baïonnette sur le corps, tandis que les autres m'arrachaient les habits ou me prenaient l'argent que j'avais sur moi. Vous accourûtes, monsieur le colonel, et, faisant retirer ces soldats, vous me prîtes sous votre pro-

tection. Nous nous rendîmes à la Tour carrée, près la porte d'Almeida, où M. le général Barrié se rendit à vous en vous disant : « Respectez mes soldats ! » Ce général vous offrit même sa montre, mais vous lui répondîtes : « Conservez votre mon-« tre, général; l'honneur m'a conduit ici, et non le « pillage. » Il voulut aussi vous remettre son épée, et vous la refusâtes en disant : « Il faut me sui-« vre; vous la remettrez à M. le général duc de « Wellington. »

« J'ajouterai, monsieur le colonel, que, lorsqu'on nous conduisait prisonniers, en nous dirigeant vers le Portugal, vous me fîtes entrer dans une maison d'un petit village, El Rodon, où l'on me donna une tasse de rhum et un pain de munition pour la route. Enfin, vous eûtes la bonté de m'accompagner jusqu'à la colonne des prisonniers qui était en avant, et sans vous, monsieur le colonel, les Espagnols m'auraient infailliblement égorgé avant que j'eusse pu rejoindre mes camarades d'infortune.

« Je me suis souvent reproché, monsieur le colonel, de n'avoir pas eu soin de demander le nom de mon bienfaiteur; sans cela, croyez-le bien, j'aurais pris l'avance pour vous écrire et vous témoigner ma vive et éternelle reconnaissance. Enfin,

je fais des vœux pour votre bonheur, et je vous prie de me sacrifier un moment de vos loisirs pour m'écrire. — *Celui qui vous doit la vie*, Bonfilh, chef de bataillon en retraite. »

Enfin, je recevais le prix de mes démarches! La lettre de ce brave commandant me rendit si heureux, que je me promis bien de l'aller voir à mon premier voyage en France, et vous me voyez, mon jeune ami, revenant de Villaréal, où j'ai passé quelques jours que je compte au nombre de mes plus fortunés. — Oh! que n'étiez-vous présent à notre mutuelle reconnaissance! vous auriez pris une vive part à la joie de toute cette famille, dont j'emporte les bénédictions! — Avec quels charmes de souvenir M. Bonfilh m'a entretenu des événements de sa vie, entièrement conformes, du reste, à la narration d'Alexis... — C'est ainsi, par exemple, que, le 13 février 1820, M. Bonfilh, capitaine au 47e de ligne, en garnison à Paris, faisait, le soir, un service de ronde dans la rue Saint-Antoine, lorsqu'on vint lui apprendre l'assassinat du duc de Berry. Aussitôt il se rendit avec sa troupe dans la rue Richelieu, et alla passer la nuit au poste de la Bibliothèque royale.

— Colonel, je reste confondu... — Le magnétisme joue un si grand rôle dans le récit que je viens d'entendre, que vous m'avez presque converti; à mon arrivée à Paris, aussi ma première visite sera-t-elle à M. Marcillet.

Mon aimable compagnon s'arrêta à Orléans, où il devait séjourner, et j'arrivai seul à Paris, vers sept heures du matin.

A deux heures de l'après-midi, le même jour, je frappais chez M. Marcillet, où, par un hasard heureux, Alexis endormi donnait une séance...

Le maître du logis me fit un accueil plein de bienveillance et consentit à me mettre en rapport avec le somnambule. — Alors, m'adressant à Alexis : « Mon cher monsieur, lui-dis-je, pourriez-vous deviner qui je suis? » Voici ses premières paroles : « Vous êtes un ami du colonel Gurwood ! »

Plus tard, en décembre 1845, j'allai voir Alexis et je lui parlai du colonel... Pauvre homme ! murmura le magnétisé avec un soupir. — Mais pourquoi cette tristesse? lui dis-je.

— Hélas ! c'est que la blessure que ce brave colonel a reçue à la tête lors du siége de Ciudad-Rodrigo ne s'est jamais complétement cicatrisée...

depuis quelques jours, surtout, je le vois morne, abattu... Oh! ciel! fit Alexis en tressaillant subitement : ce coup de feu que je viens d'entendre là-bas, ces cris de femme... cette désolation... Ah! malheureux colonel! est-ce ainsi que vous deviez mourir!... Le 1er janvier 1846, trois jours après, je recevais de Londres la lettre suivante : « Le colonel Gurwood, atteint d'un accès de fièvre chaude, vient de se faire sauter la cervelle. »

Nous aurions pu citer de très-remarquables articles de Karr, de Dumas, etc., sur Alexis très en sa faveur; nous préférons en donner un moins élogieux dû à Jules Lecomte, un des plus spirituels et des plus intelligents écrivains français.

« Samedi, 14 courant, un ami me quitte brusquement pour se rendre dans une ville de la frontière de l'Est. Il échangeait depuis quelques jours des lettres assez vives avec un étranger, à propos d'une rivalité de l'ordre le plus délicat. Une provocation avait fini par s'ensuivre, et il avait été convenu que, chacun faisant la moitié de la route, on se rencontrerait dans la ville de***. Le rendez-vous était pour le dimanche 15, circonstance re-

grettable, qui m'empêchait absolument d'accompagner cet ami, lequel avait tous les droits possibles de m'avoir comme second. Mais le 15... c'était le jour que vous savez, un jour qui avait son lendemain presque également impérieux. Comment faire? me laisser remplacer, puisque tous les moyens que nous avions étudiés n'avaient pu aboutir à l'accomplissement de nos ardents désirs. Quant à remettre l'affaire, même d'un jour, dans les conditions qui l'avaient fait naître par certaines circonstances mêmes, touchant au fond, et qu'on ne peut rapporter, c'était chose insurmontablement impossible... Mon ami part donc samedi matin, en compagnie de deux amis munis d'armes. Et moi je reste pour *jouir des fêtes !*

Né superstitieux, comme l'enfant d'un port de mer, comme un marin, l'éducation m'a fait peu à peu philosophe, sinon sceptique. L'expérience, — cette suite de sottises, — pousse inévitablement à ce que j'appellerai, si on le permet, le Saint-Thomasisme : on veut *toucher* pour *croire.* Ce sont donc le plus souvent, en moi, mille combats de la sensation et de la logique, combats douloureux, où je reçois tous les coups. Ceci explique que, dans la renommée d'Alexis, le som-

nambule lucide auquel s'attachent déjà tant d'histoires, il y avait pour moi, et à la fois, attraction et répulsion. J'abrége toute cette physiologie, qui veut sa place pour trouver ses lecteurs. La conclusion, la voici : ayant toujours désiré et redouté d'aller consulter le phénomène, je reçus de cette crise comme un ressort qui m'y poussa. Je savais que M. Alexis demeure dans la même maison que M. Anicet-Bourgeois, l'auteur dramatique, dans la rue Grange-Batelière. Je pris assez vivement ma résolution, et entrai. « M. Alexis? — Au troisième sur l'entre-sol. » Je grimpe comme avec des ailes.

Au second étage je trouve une femme en noir, qui monte lentement en se carrant et qui, sentant un impatient derrière elle, ne se presse ni ne se range. Je la culbute avec un *pardon !* pour lui rendre l'équilibre, et me voilà déjà à la sonnette du devin, que la dame noire souffle encore au troisième (bien me prit de cet élan, comme on verra). « M. Alexis? — Ici, entrez ! » Je traverse un salon où travaillent les femmes de la maison. Un jeune homme d'une trentaine d'années, et de bonne mine, était là, lisant. Une personne d'âge à être sa mère me fait entrer dans

un cabinet ; je m'assieds un peu ému, et je dirai même étonné de l'acte que je me surprenais en train d'accomplir.

On entre, — c'est le jeune homme de tout à l'heure, — c'est Alexis. Il me regarde assez positivement, tout en s'asseyant dans le fauteuil. La dame dont j'ai parlé se place devant lui, fait des passes magnétiques... Il ouvre et referme les yeux, tend les bras, se débat un peu contre l'action du fluide nerveux, promène à diverses reprises sa main sur son front... et retombe au fond du fauteuil, dans une sorte d'inertie. On nous laisse. Il était une heure à la pendule d'ébène à colonnes ; la réponse de ma dépêche télégraphique devait être chez moi à deux heures... En ce moment même, elle devait toucher à***.

J'avais par hasard sur mon carnet de poche une adresse écrite par X*** quelques jours auparavant. Je détachai la feuille, et la donnai au somnambule en lui disant que je désirais savoir ce qu'à cette heure même faisait la personne dont je lui remettais l'écriture.

Croyais-je ? doutais-je ? je ne sais ! J'étais depuis la veille, et depuis le matin surtout, second jour de l'absence des nouvelles attendues, dans

cet état emporté où l'homme ne saurait plus trop préciser où finit le *raisonnement*, où commence la *sensation*. Il prend aisément son imagination pour la réalité, sa crainte pour le fait, et *sent* trop pour *réfléchir*, ou, s'il croit réfléchir, et prendre une détermination sur la discussion avec lui-même, c'est pire encore, car il n'obéit qu'à une sorte d'aberration d'où toute logique est en fuite! Je crois donc qu'en commençant mon interrogatoire, je croyais... Les superstitions de mon enfance régnaient despotiquement dans cette question de sentiment.

Alexis palpa et flaira le papier à diverses reprises, puis me prit la main, dans une étreinte humide. Je ne saurais dire pourquoi il me sembla que je serrais alors la main sanglante de mon ami! J'étais tout à mes craintes... Le somnambule me dit :

« La personne dont vous vous informez est un homme... un jeune homme. Il n'est pas à Paris...

— Voyez-vous où il est?

— ... Hors d'ici... assez loin...

— Que fait-il?»

Il me serrait toujours la main, il la pressa. Je tressaillis,

« Laissez-moi voir ! — reprit le somnambule. — C'est confus...

— Est-il dans une chambre, ou en plein air ?

— Dans une chambre...

— Ah ! » fis-je. Je m'imaginai que cet indice suffisait déjà pour me révéler un malheur. Le plus sinistre tableau me passa à travers le cœur et l'esprit.

« Je vois... reprit Alexis. — Il est sur un lit ! » — Je comprimai toute explosion. « Oui... il y a du monde près de lui...

— Est-il donc malade ?

— Attendez... je vois... du sang : il est blessé !

— Dieu !... où est-il blessé ? Croyez-vous que cela soit dangereux !

— ... Je ne puis voir... savoir... Il y a un obstacle qui m'empêche... » Et le somnambule quittait et reprenait ma main. Malgré mon insistance, il ne put en arriver à me dire si la blessure était grave : « Je vois du sang... du sang ! » répétait-il. Il me parla aussi de l'exaltation où était le malade, ce qui me fit penser qu'il avait la fièvre.

« Qui y a-t-il auprès de lui? » demandai-je. Il y eut un assez long effort; puis il reprit :

« Deux messieurs et une servante...

— Dépeignez-moi ces messieurs? » Il me décrivit en traits assez généraux les témoins dont X*** était accompagné.

« ... Ainsi, que croyez-vous qui se soit passé?

— Un duel!

— Et l'adversaire? » Il chercha, et finit par dire qu'il ne le voyait pas. Pourtant, il fut plus heureux à me décrire la localité, que je connaissais, et que je pus reconnaître. Je lui déclarai que je mettais fin à l'interrogatoire. Alors il tira le cordon d'une sonnette placée au dos du fauteuil. La femme qui l'avait endormi rentra, lui fit des contre-passes; il se détira, se réveilla, se dressa, me regarda à peine, et sortit. Je traversai le salon. Là je trouvai la vieille dame noire que j'avais escaladée dans l'escalier, et qui avait eu ses raisons pour me barricader le passage, — plus deux jeunes gens, dont un jeune diplomate d'outre-mer, — ce dont je donne avis à madame sa sœur, lectrice quotidienne, et, dit-elle, surtout dominicale de l'*Indépendance belge*.

J'avais encore un quart d'heure; la voiture me

porta chez une célébrité chirurgicale, avec laquelle j'avais parfois parlé de ces choses irritantes, de cet inconnu inexpliqué, bien qu'exploré. Je lui racontai en toute hâte l'affaire, à la fois joyeux et furieux de le voir sourire. Je l'emmenai chez moi, où la dépêche allait arriver. Je saute d'un bond de la voiture chez le concierge : « Un homme en uniforme a apporté un paquet... — Une dépêche? — Oui... Elle est en haut! »

Je grimpe si vite, que le prince de la science est comme emporté dans mon tourbillon, dans mon sillage. J'entre, il entre. Mon domestique me montre une large enveloppe posée dans le plat du Japon où l'on jette tout ce qui arrive pendant mes absences... Je prends la lettre en tremblant, fonds dans le salon, me jette dans un fauteuil, et reste là, pâle, le docteur debout devant moi, avec des reflets de visage méphistophéliques.

L'enveloppe est d'un gris blanc ; on lit en tête imprimé : TÉLÉGRAPHIE PRIVÉE ; en marge : *Rien à payer au porteur*. Au milieu, mon adresse...

« Voyons, voyons! » dit le docteur P...

Je romps le cachet de cire rouge qui porte ces mots : *Administration des lignes télégraphiques.* J'ouvre et lis :

— *A M. etc., rue etc., à etc.* — M. X*** *est bien portant, il part ce soir pour Paris!!!*

Pour copie, le directeur des télégraphes,

N***

Et en marge: *Parvenue à deux heures, — expédiée à deux heures cinq minutes.*

Ce fut une secousse énorme, inutile à décrire! « Eh bien? fit le sceptique docteur.

— Monsieur n'a pas vu cette autre lettre? — dit mon domestique en entrant au salon.

— Donnez! » J'avais déjà reconnu la nuance du papier dont X*** a l'habitude de se servir. C'était en effet une lettre de lui, que dans ma précipitation je n'avais pas vue, et écrite le dimanche soir, jour du duel. Un infernal valet d'hôtel avait évidemment négligé, retardé de la mettre à la poste!

« Eh bien?... et Alexis! » continuait ce diable de docteur, qui, tout mon ami qu'il soit, et heureux de mon bonheur, restait cependant toujours un peu l'homme de la science.

Je lisais la lettre si fatalement retardée. X*** avait trouvé exact au rendez-vous celui qui le lui avait indiqué. On s'était battu à l'épée, et l'étranger avait une mauvaise blessure dans l'aine droite.

Qu'il me soit permis de glisser en passant, pour rassurer la sensibilité des lectrices, qu'il la méritait bien, et que ce ne serait d'ailleurs pas aux femmes de le plaindre, de quelques semaines passées sur le flanc gauche. X*** avait voulu rester deux jours, pour entendre l'arrêt des médecins. Cette courtoisie, cette humanité, avait touché son adversaire, et le rapprochement était aussi complet qu'il peut l'être entre gens de cœur qui ont mis chacun sa vie dans l'enjeu d'une partie d'honneur. Si je n'avais pas appris l'issue de l'affaire dès le lendemain même, c'était par suite de l'abus signalé (règle de voyage, mettez vous-même vos lettres à la poste). J'ajouterai que mon cher X*** est arrivé mercredi matin ; son adversaire en a pour un mois de réflexions horizontales sur l'inconvénient qu'il y a à se moins bien servir de l'épée que de la langue. Je reviens au docteur.

« Eh bien ? et votre Alexis ! » répétait-il impitoyablement.

Ne sachant que lui répondre, je l'interrogeai. C'est un moyen bon à noter.

« Enfin m'expliquerez-vous comment il m'a décrit les localités ? les assistants ? le pays ?

— Mon Dieu, c'est bien simple... en l'interrogeant, vous pensiez à tout cela...

— Donc, il voyait en moi?

— Ceci... il faudrait longuement exposer, discuter... tout ce que je puis vous dire, c'est que vos terreurs, qui vous représentaient votre ami X*** au lit, blessé, sanglant, ont agi, par les communications magnétiques, etc., etc. »

Dans ce phénomène, il y avait eu seulement transmission de pensée, fait plus curieux pour un philosophe que satisfaisant pour un consultant.

Nous avons tracé la biographie d'Alexis pendant son sommeil, ou du moins dans ce que les magnétiseurs nomment le sommeil et qui est plutôt le réveil; car, dans cet état, suivant Lassaigne, s'il y a sommeil du corps, qui n'est rien, il y a réveil de l'âme, qui est tout. Nous allons maintenant esquisser sa biographie non magnétique. Il est âgé de vingt-cinq ans et a commencé à l'âge de onze ans à se faire magnétiser. A l'âge de dix-huit ans, il se sentit une grande vocation pour l'état d'acteur dramatique. Il étudia sous Saint-Ernest de l'Ambigu et débuta aux Folies-Dramatiques avec succès. Artiste par vocation, les

rôles de jeune premier furent toujours pour lui une occasion de succès, non-seulement par l'habileté de son jeu, mais encore par l'élégance avec laquelle il portait un joli costume.

Connu de l'Europe comme la plus brillante personnalité somnambulique, on vient le consulter de tous les pays, afin de satisfaire une légitime curiosité et voir en lui le fantôme réel d'une âme galvanisée.

Ces faits, dont nous venons d'emprunter un grand nombre aux journaux, étaient dignes de fixer l'attention sur cette science magnétique qui opère de semblables prodiges; non-seulement ils ont préoccupé l'esprit public, mais les médecins y ont vu la ruine de leur intérêt, le ministère de la police a cru devoir s'en inquiéter et le faire poursuivre par la justice, qui, dans l'impossibilité de nier la lucidité du somnambule Alexis, a fait revivre une antique loi contre les devins et interprètes de songes, et elle vient de le condamner à la prison (1), sous l'inculpation d'avoir à expliquer ses propres songes.

(1) La police correctionnelle, éclairée par le judicieux plaidoyer

Quand l'église tenait dans ses mains puissantes la croix et le sceptre, nous eussions compris qu'elle eût coupé avec l'épée de la loi la main profane qui touchait à l'arche sainte des mystères surnaturels; mais aujourd'hui que le sceptre a été arraché à ses mains, la justice humaine doit étudier le somnambulisme pour en retrancher le charlatanisme, et laisser vivre le vrai somnambulisme; pour nous, nous croyons qu'Alexis a fait tomber le voile d'incroyance qui masquait de son bandeau sinistre la vue de bien des hommes qui ont cru à l'existence d'une âme en eux, en voyant celle du somnambule Alexis parcourir du regard l'univers.

Pour nous, le revêtant des haillons dorés d'un charlatanisme éhonté, nous ne disons pas qu'Alexis retrouvera votre argent volé ou votre chien perdu, mais nous affirmons que, si l'on étudie avec conscience les phénomènes de cette éclatante lucidité, si l'on sonde les profondeurs du sommeil magnétique, l'on découvre que l'âme est la cause vivante de ses prodiges, alors,

de Jules Favre, a maintenu l'amende et a supprimé la prison; qu'il aille en cassation, il est probable qu'il sera acquitté.

le regard se relève avec amour vers le ciel, et l'on sent doucement renaître en son cœur les croyances aimées de ses jeunes années, l'écaille qui voilait les yeux tombe, Dieu sourit, tend les bras, et les anges des espérances éternelles viennent vous baiser séraphiquement aux lèvres !!!

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.



EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

Ouvrages du même auteur.

DOCTRINES DES SOCIÉTÉS SECRÈTES

OU ÉPREUVES, RÉGIME, ESPRIT, INSTRUCTIONS
MŒURS DES INITIÉS AUX DIFFÉRENTS GRADES DES MYSTÈRES D'ISIS
DE MITHRA, DES CHEVALIERS DU TEMPLE, DES CARBONARI
ET DES FRANCS-MAÇONS

DEUXIÈME ÉDITION

Un volume grand in-18 jésus. — Prix : 1 fr 50 c.

LE MONDE OCCULTE

OU

MYSTÈRES DU MAGNÉTISME

PRÉCÉDÉ D'UNE INTRODUCTION

PAR LE PÈRE LACORDAIRE

Un volume grand in-18 jésus. — Prix : 1 fr. 50 c.

PERFECTIONNEMENT PHYSIQUE

DE LA RACE HUMAINE

OU

MOYENS D'ACQUÉRIR LA BEAUTÉ

Un vol. gr. in-18 jésus. — 1 fr. 50.

Sous presse :

L'ÉTERNITÉ DÉVOILÉE

OU

VIE FUTURE DES AMES APRÈS LA MORT

UN VOL. IN-8°, ORNÉ DU PORTRAIT DE L'AUTEUR

Prix : 5 fr.

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

